



**HAL**  
open science

## Le paracelsisme de Jacques Gohory

Didier Kahn

► **To cite this version:**

Didier Kahn. Le paracelsisme de Jacques Gohory. Paracelse et les siens, Dec 1994, Paris, France. p. 81-130. halshs-00717118

**HAL Id: halshs-00717118**

**<https://shs.hal.science/halshs-00717118>**

Submitted on 12 Jul 2012

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Le paracelsisme de Jacques Gohory

Vers la fin de l'année 1567, Jacques Gohory (1520-1576), avocat au Parlement de Paris, traducteur de Machiavel, de Tite-Live et des *Amadis*, ami de plusieurs poètes de la Pléiade, admirateur de Jean Trithème et féru d'alchimie, publie à Paris sous le pseudonyme de Leo Suavius, avec privilège du roi accordé pour dix ans à l'éditeur, un abrégé de la philosophie et de la médecine de Paracelse dont le titre est à lui seul un véritable manifeste : *Theophrasti Paracelsi Philosophiæ et Medicinæ Utriusque Universæ, Compendium [...] Cum scholiis in libros iii. ejusdem De Vita Longa, Plenos mysteriorum, parabolarum, ænigmatum* (1). Réédité l'année suivante à Bâle et à Francfort (2), l'ouvrage connaît alors un succès d'ampleur européenne : Karl Sudhoff a localisé des exemplaires de la réédition bâloise dans des bibliothèques d'Allemagne, de Suisse, d'Autriche, de Tchécoslovaquie, de Pologne, de Russie, du Danemark, de Suède, de Hollande, de Belgique, de France et d'Angleterre (3). C'est à travers le livre de Gohory que le cardinal de Granvelle et même Marguerite de France, fille de François I<sup>er</sup> et femme d'Emmanuel-Philibert de Savoie, s'initient, comme tant d'autres de leurs contemporains, aux doctrines du paracelsisme (4). Même au XVII<sup>e</sup> siècle, le succès du livre n'était pas encore épuisé : en 1653, c'est de l'ouvrage de Gohory que William Johnson tire l'éloge de Paracelse placé en tête du second Livre de son *Lexicon Chymicum*, ouvrage réédité encore à Londres sept ans plus tard, puis à Francfort (1676) et à Leipzig (1678), et repris par J. J. Manget en 1702 dans sa monumentale *Bibliotheca Chymica Curiosa* (5).

Quoique Gohory soit donc connu à juste titre comme le premier paracelsien français, on a souvent tendance à oublier que son dernier ouvrage est, en revanche, expressément dirigé *contre* le paracelsisme : en 1575, un an avant sa mort, Gohory publie en effet, toujours à Paris, un *Discours responsif à celui d'Alexandre de la Tourrete, sur les secrets de l'art Chymique & confection de l'Or-potable, faict en la defense de la Philosophie & Medecine antique, contre la nouvelle Paracelsique* (6).

Cette contradiction, relevée par Lynn Thorndike (7), négligée par D. P. Walker dans son étude sur la magie de Ficin à Campanella (8), sans doute parce que Hamy, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, avait jugé la querelle dénuée d'intérêt (9), a été source de confusion dans la plus récente littérature critique. Le grand spécialiste de la Renaissance Enea Balmas, dans une étude hélas très inégale, résout curieusement le problème en commençant par

affirmer contre toute attente que le *Theophrasti Paracelsi [...] Compendium* de 1567 est lui-même un livre dirigé contre le paracelsisme (10) ! Le *Discours responsif* de 1575 n'étant signé que des trois initiales L. S. S., Enea Balmas hésite à l'attribuer à Gohory et ajoute que, si cette attribution était exacte, il faudrait peut-être en conclure que Gohory se serait intéressé à la fin de sa vie (*sic*) à la philosophie et à la médecine, « avec une discrète composante kabbalistico-alchimique » (11). Il est difficile d'afficher une plus totale ignorance des principaux centres d'intérêt de Gohory. Les réserves émises par Balmas quant à l'attribution du *Discours responsif* ont été récemment reprises et amplifiées par Hervé Baudry dans sa thèse sur Roch Le Baillif, par ailleurs excellente et encore inédite (12), et Allen Debus ne semble pas avoir soupçonné un seul instant dans son dernier ouvrage, *The French Paracelsians*, que le *Discours responsif* pût être de Gohory (13).

Le meilleur biographe de Jacques Gohory, Willis Bowen, qui avait déjà noté cette contradiction interne, s'est efforcé de l'expliquer de façon plausible. Dans sa thèse inédite de 1935, il suggérerait que Gohory, attaqué aussi bien par les paracelsiens que par leurs adversaires à la suite de son *Theophrasti Paracelsi [...] Compendium*, aurait éprouvé le besoin, à la fin de sa vie, de se défendre contre ces attaques : sa défense aurait alors consisté à se désolidariser d'une partie des doctrines paracelsiennes (14). En fait, comme nous le verrons, cette explication n'est guère satisfaisante.

Le problème est surtout de savoir s'il y a ou non contradiction entre l'attitude de Gohory en 1567 et celle qu'il fait sienne huit ans plus tard. Il importe donc tout d'abord de revenir au texte du *Compendium*, afin de préciser la position exacte de Gohory face au paracelsisme (15). Il sera alors temps d'examiner son livre de 1575. Mais préalablement, tentons de déterminer à quand remonte au juste l'intérêt de Gohory pour l'œuvre du médecin suisse.

## L'initiation de Gohory au paracelsisme

Quand et comment Jacques Gohory prit-il connaissance des doctrines et de l'œuvre de Paracelse ? Comme l'ont signalé Willis Bowen et D. P. Walker, c'est Gohory qui nous l'apprend lui-même dans l'épître qu'il adresse, en tête de ses scolies au *De vita longa* du médecin suisse, à son savant ami Jean Chapelain, premier médecin du roi (16) :

« La philosophie secrète exposée ou voilée par notre Paracelse [...], j'en discutai souvent avec le très savant Fernel et parfois avec toi, non pas de celle qui peut tomber sous le coup des lois ou faire l'objet de la suspicion des honnêtes gens, mais de celle qui enveloppe sous les voiles mystérieux des mots la sagesse sacro-sainte des premiers philosophes et prophètes, étrangère à la foule profane (17). »

Ces entretiens avec Fernel sont nécessairement antérieurs à sa mort, le 26 avril 1558. On peut les dater plus précisément, car Gohory se trouvait en mission à Rome de novembre 1554 à février 1556 (18). Les entretiens eurent donc lieu soit avant novembre 1554, soit entre mars 1556 et avril 1558. Ainsi l'intérêt de Gohory pour les doctrines de Paracelse est, au moment où il publie le *Compendium*, déjà vieux d'au moins une dizaine d'années. En outre, Gohory évoque dans la même épître à Jean Chapelain une controverse qui l'opposa, chez le médecin et chirurgien Léonard Botal, à un autre médecin, Honoré Castellan, en présence de nul autre qu'Ambroise Paré (19) :

« Mais c'était à moi que devait incomber la tâche de donner satisfaction à ton très savant discours contre les œuvres de Paracelse, que tu me tins par amusement devant ton très subtil collègue Honoré [Castellan] et devant Ambroise Paré, premier chirurgien du roi, dans la demeure de Léonard Botal d'Asti, lui aussi très grand médecin du roi, lorsqu'il nous accueillit pour un généreux et copieux repas avant le plaisir de la Comédie Italienne. Tu soutenais en effet contre moi par un grand raisonnement que Paracelse ne semblait pas traiter de l'art de la médecine par art et par méthode, mais au contraire amonceler beaucoup de choses confusément, çà et là, sans ordre (20). »

Gohory rappellera encore cette controverse en 1572 :

« Ce sel est pour les ulcères malins [...] : lequel nostre Paracelse appelle *alkali spirituum* : auteur que feu Castellan medecin approuvoit grandement en sa chirurgie, au devis qui en fut tenu au logis de monsieur Botal son collègue, avec monsieur Chappelain, premier medecin du Roy : & le Sr Paré, premier chirurgien, contre les calomnies de plusieurs ignorans & envieux de la reputation d'autruy (21). »

Si l'on se fonde sur le fait qu'Ambroise Paré ne fut nommé premier chirurgien du roi qu'entre 1561 et 1563/64, et qu'en outre Léonard Botal ne commença réellement sa brillante carrière qu'après 1560, cette *disputatio* aurait pu avoir lieu entre 1561 et environ 1566 (l'épître à Jean Chapelain datant elle-même du 1<sup>er</sup> juillet 1567). Elle prouve du moins, ainsi que la discussion avec Fernel, que l'œuvre de Paracelse fut connue assez tôt en France dans les cercles érudits, dès le milieu des années 1550, du moins chez les médecins, même si ce ne fut qu'à titre de curiosité et si en aucun cas elle ne fut alors pour eux un sujet d'inquiétude (22). On se gardera toutefois de voir en Gohory, ni même en Fernel, des pionniers du paracelsisme à l'échelle européenne : on sait que le Belge Pierre Hassard, traducteur en français de la *Grosse Wundartzney* (1<sup>re</sup> éd. 1536), connaissait l'œuvre du médecin suisse dès 1552, si ce n'est, à l'en croire, dix ans auparavant (23).

Il est enfin légitime de s'interroger sur la façon dont Gohory prit connaissance de l'œuvre de Paracelse : lisait-il l'allemand ? Eut-il recours à un interprète ? C'est plutôt la seconde solution qu'il faut retenir, comme il l'écrit lui-même : il affirme en effet avoir commencé, dès avant la publication de la traduction de Pierre Hassard (*i.e.* dès 1566, voire 1565), à faire traduire la *Grosse Wundartzney* (24). Il se fit également traduire la *Philosophia ad Athenienses* et divers autres textes, car nombre de manuscrits lui vinrent entre les mains (25). Il connaissait nécessairement un peu d'allemand, puisqu'il en cite quelques mots dans son *Compendium*, mais hélas pas assez pour éviter de se couvrir de ridicule dans sa vaine querelle contre Hassard et Dorn, comme nous le verrons plus loin.

### Le *Compendium* de 1567

On sait déjà, notamment grâce aux recherches de D. P. Walker et à celles, plus récentes, de Sylvain Matton, l'influence des doctrines de Marsile Ficin sur le paracelsisme de Gohory (26). Que ce paracelsisme soit donc teinté chez lui de néo-platonisme, c'est déjà chose acquise. Mais pour bien comprendre l'attitude qu'adopte Gohory face aux doctrines explosives du médecin suisse et la façon dont il les présente à ses contemporains, il est très éclairant de comparer le *Compendium* de 1567 aux deux autres grands ouvrages qui, simultanément, contribuèrent à introduire en France les théories et les pratiques paracelsiennes : la traduction française de la *Grosse Wundartzney* de Paracelse par le médecin belge Pierre Hassard, publiée à Anvers dès l'automne 1566 et aussitôt rééditée, et la *Clavis totius artis chymisticae* de Gérard Dorn, parue à Lyon juste au début de 1567 (27).

Avec la traduction de la *Grosse Wundartzney*, dédiée au comte d'Egmont, chef d'une des plus puissantes maisons des Pays-Bas, réputé d'une « prodigalité fastueuse », et qui fut le principal auteur du désastre français de Saint-Quentin (1557) (28), Pierre Hassard entendait mettre en lumière « une œuvre digne & utile pour un chef de guerre & grandement necessaire a ses gentz » (29), ce qui explique sans doute en partie que l'ouvrage soit traduit en français plutôt qu'en latin : il s'adressait moins aux doctes qu'aux praticiens, c'est-à-dire aux chirurgiens eux-mêmes.

Conscient de la dimension provocatrice du médecin suisse, Hassard cherche à gommer ses diatribes iconoclastes contre les Anciens en soutenant qu'il restaure l'« ancienne pure & veritable » doctrine, « la vraye & parfaite Medecine ancienne », aujourd'hui tombée en déclin et en dégénérescence (30). D'ailleurs, Machaon et Podalirius, dont Hassard a jadis découvert des fragments dans la bibliothèque d'un monastère presque abandonné, « l'an 1539, moy estant en chemin de Russie par le pais de Livonie », traitent « entierement la forme & maniere de discipline comme cestuy nostre

auteur » (31). Que la doctrine de Paracelse ne soit pas nouvelle, mais « ancienne pure & veritable », et que la médecine d'aujourd'hui soit « sophisticquée » et « du tout depravée », c'est ce qu'a confirmé à Hassard, « ces jours quand j'escrivoie ces presentes » (32), le « tres doct & grand amateur dudict Paracelsus *Joannes Scultetus Montanus de Strigonie Medecin & Chirurgien insigne*, disant que ledict Paracelsus est en tele estime a present par la Poloigne, Transsilvanie, Moravie, Grece, Athenes & Damas, qui sont pour ce temps universitez florissantes [,] qu'il ne se y enseigne autre doctrine que la sienne : mesme, luy qui a veu & leu la plus grande partie de ses œuvres, entre autres s'en void aucunes qu'il a dediées a ladicte université d'Athenes » (33). La *Philosophia ad Athenienses* est ainsi promue au rang d'ambassadrice, chargée d'introduire à tout prix le médecin suisse dans le cercle pieusement révééré de l'hellénisme et de l'intégrer, pour le moins paradoxalement, aux très dignes et savantes *litteræ humaniores*.

Mais Hassard cherche aussi à tirer parti de façon éclatante des cures miraculeuses du médecin suisse. Paracelse, selon lui, est inspiré de Dieu : ainsi s'explique l'extraordinaire étendue de ses connaissances, « car en Philosophie il a escrit plus de 236 Volumes, en Medecine bien 60 ou 70 [,] en Astronomie autant [,] sans grand nombre d'autres en Theologie & Justice politicque, je delaisse encore ceulx en Magie naturele & autres artz » (34). « Iceluy a curé ce que les autres estiment incurable si comme Epilepsie, Hydropsie, Apoplexie, Lepre, Chancre, Loup, noli me tangere, ou poupe, & leurs semblables » (35) : aussi l'a-t-on traité de magicien, ce qu'il est en effet, mais, ajoute Pierre Hassard, « de magie vraye & naturele, sortant de la pure fontaine cabaline, qui est celle qui a esté tant prisée & recommandée par les anciens & saintz peres : qui de ce mesme nom avec grande reverence, ont estez appelez magi » (36). Puis Pierre Hassard prend un ton messianique (37) :

« Or comme riens n'est couvert qui ne soit revelé, & riens n'est caché qu'il ne soit enfin sceu, il a pleu a nostre Seigneur Dieu omnipotent, que le temps soit a present venu, que la vraye & parfaicte Medecine & Chirurgie soient reduictes en lumiere & remises en usage : Et ne soient les malades plus abusés si malheureusement par un tas d'Imposteurs & trompeurs, teriacqueurs, fœbvres, massons, savatiens, tisserans, orfœbvres &c. »

En somme, Pierre Hassard insiste essentiellement sur quatre points : la conformité de la médecine de Paracelse avec celle des Anciens, l'étendue de sa science, ses cures miraculeuses, et son inspiration divine. C'est l'argumentation d'un paracelsien convaincu mais prudent, désireux d'introduire Paracelse auprès d'un vaste public point seulement latiniste, et soucieux de séduire ce public sans le choquer.

Toute différente est l'attitude de Gérard Dorn : disciple enthousiaste du médecin suisse et de son fameux mentor Adam von Bodenstein, Dorn se

situé clairement dans le camp paracelsien, sans craindre la polémique ni la provocation. C'est ainsi qu'il exhorte les autres médecins paracelsiens à ne céder en rien à leurs ennemis. Il dissuade son lecteur de s'égarer dans l'alchimie transmutatoire, l'engageant à se borner à l'alchimie médicale dont il décrit la théorie, la pratique et son application à la médecine. Assignant à cette alchimie un « plus haut sens », il la renforce d'une véritable ascension spirituelle dans sa *Philosophia speculativa* qui constitue la seconde partie de sa *Clavis*. Puis il traduit de l'allemand le texte de différentes préparations et *arcana* tirés, une fois de plus, de la *Grosse Wundartzney* de Paracelse (38). Le livre de Pierre Hassard était l'honnête travail d'un modeste franc-tireur, celui de Dorn, dans les pages qui traitent du médecin suisse, est l'œuvre d'un ardent militant de la cause paracelsienne, et l'emploi du latin montre sa volonté, contrairement à Hassard, de se faire entendre de l'ensemble du monde savant.

L'ouvrage de Gohory présente des points communs avec celui de Dorn. Tous deux sont en latin – mais dans le cas de Gohory, traducteur qui écrit volontiers en français, ce choix se justifie bien plus par le caractère résolument savant de l'ouvrage que par quelque stratégie de propagande. Tous deux accusent, d'une façon ou d'une autre, l'influence de Ficin (39). Gohory a choisi lui aussi de traduire certaines préparations de la *Grosse Wundartzney* : la teinture de corail, la teinture d'antimoine, déjà présentes chez Dorn (40). Pourtant l'ouvrage de Gohory est radicalement différent des deux autres. Fasciné par la notion de sens caché, Gohory a mis la main, en la personne de Paracelse, sur un auteur sur lequel il va pouvoir exercer avec prédilection sa propre forme d'herméneutique, qui consistera à montrer en toute occasion la conformité de Paracelse avec les Anciens, mais aussi avec les plus récents auteurs. Cette entreprise ressemble à celle de Pierre Hassard, quoique ce dernier se contente d'affirmations gratuites tandis que Gohory fournit explicitement ses preuves et cite à tour de bras. Mais il s'agit en fait de tout autre chose : pour cet humaniste nourri dans le sein de la Pléiade, dont les amis et interlocuteurs, parmi les plus célèbres, se nomment Rémy Belleau, Jean Dorat, Jean-Antoine de Baïf, Joachim Du Bellay, Marc-Antoine Muret, Étienne Pasquier, Jean-Pierre de Mesmes, Claude Fauchet ou Christophe de Thou (41), acclimater Paracelse à la France, c'est à la fois l'intégrer étroitement à la république des lettres humaniste, et l'attirer dans la vertigineuse spirale des maîtres les plus savants des secrets de la nature, parmi les Virgile, les Macrobie, les Artéphiüs, les Roger Bacon, les Arnaud de Villeneuve, les Trithème, les Augurelli et autres alchimistes, mages et philosophes naturels que l'on retrouve à chaque page dans le *Compendium* (42).

Pour cette importation de Paracelse en France, Gohory effectue, il faut le souligner, le même choix qu'Adam von Bodenstein, sept ans plus tôt, pour exporter le médecin suisse hors des pays de langue allemande : le

premier traité de Paracelse édité par Adam von Bodenstein était en effet, en 1560, dédié au doge de Venise ; il s'agissait déjà du *De vita longa* (43). Ce choix de Gohory peut, au premier abord, paraître dicté par la nécessité : Gohory avait commencé – du moins l'affirme-t-il – à faire traduire la *Grosse Wundartzney* lorsque parut la traduction de Pierre Hassard (44). Mais est-ce seulement alors qu'il se tourna vers le *De vita longa* et décida de le rééditer en le commentant ? Si c'était bien le cas, il faudrait admettre que le *Compendium* tout entier fut écrit entre l'automne 1566 et, au plus tard, le printemps 1567, délai d'autant plus court qu'au même moment Gohory publiait sa traduction de Levinus Lemnius, *Les occultes merveilles et secretz de Nature* (Paris : Pierre Du Pré, 1567), dont la préface est datée du 2 février 1567 : or si Gohory a, dans le *Compendium*, manifestement ajouté en chemin divers morceaux, ce livre ne laisse aucunement l'impression d'avoir été écrit à la hâte. En réalité, le choix de Gohory, sans doute mûrement pesé, était tout naturel : composé en allemand, mais traduit en latin sans doute par Paracelse lui-même assisté de son *famulus* Johannes Oporinus, le *De vita longa* évoquait immédiatement le grand ouvrage de Ficin, le *De vita cœlitus comparanda* (45). Au-delà même de Ficin, pour un amateur d'alchimie tel que Gohory, il prolongeait la tradition médiévale de la réflexion théorique et pratique sur la prolongation de la vie, et en particulier toute l'alchimie médicale des Roger Bacon, Artéphius, pseudo (?)-Arnaud de Villeneuve, Jean de Rupescissa, pseudo-Lulle et de leurs divers épigones (46), dans le sillage de laquelle Bodenstein lui-même s'était situé, un an avant de se convertir sans réserves au paracelsisme, en faisant paraître une *Isagoge in excellentissimi Philosophi Arnoldi de Villa Nova, Rosarius chymicum*, d'ailleurs bien connue de Gohory (47). Le *De vita longa* représentait donc, aux yeux de Gohory, le noyau idéal d'un grand ouvrage sur Paracelse destiné à la France, bien mieux sans doute qu'une *Grosse Wundartzney* hérissée de teutonismes.

Mais en réalité son *Compendium*, qui comporte, comme l'annonce le titre, un abrégé de la philosophie et de la médecine du médecin suisse ainsi qu'une réédition du *De vita longa*, est surtout occupé par d'abondantes scolies, souvent fort éloignées du texte de Paracelse : plus qu'un abrégé des doctrines du médecin suisse, le *Compendium* de Gohory est aussi et surtout un recueil d'*animadversiones*, une farcissure de réflexions savantes sur les principaux aspects de l'alchimie, de la médecine et de la magie qui passionnaient l'auteur. Paracelse lui-même n'en est jamais absent, mais Gohory l'immerge dans son propre univers (48).

Dès sa dédicace adressée à René Perrot, du Mans, *amice suavissime*, le 6 août 1566 (49), Gohory proclame hautement sa souveraine indépendance :

« Laissons aux auteurs ambitieux de notre temps les magnifiques dédicaces adressées aux princes, dont ils ornent tant de frontispices de leurs

demeures : nous qui nous sommes depuis longtemps retirés de leur suite, tout aux charmes du loisir lettré, il nous convient mieux de présenter nos écrits à ceux qui sont doués de vertu que de chercher à acquérir une vaine gloriole par un brillant envoi (50). »

Cette indépendance de Gohory à l'égard de tout mécénat princier manifeste sans nul doute son dégoût bien connu de la fréquentation des Grands (51), mais elle illustre aussi fort bien sa position frappante de franc-tireur par rapport à des militants paracelsiens "classiques" comme Adam von Bodenstein, Gérard Dorn, Michael Toxites ou même Pierre Hassard, tous soucieux de rechercher des protections princières pour pouvoir assurer leur tâche d'édition et de diffusion des doctrines nouvelles (52).

Le premier mot de Gohory sur Paracelse est le suivant :

« Or afin que je dise mon sentiment de cet auteur, je n'ai vu personne en notre siècle qui fût plus grand médecin, plus subtil philosophe (53). »

Aussi son éloge sera-t-il en deux points : 1° s'émerveillant du nombre (*copia*) de ses écrits, il loue la *fœcunditas* de son *ingenium*, vertu éminemment classique qui permet *de facto* d'acheter à l'iconoclaste suisse une respectabilité au sein de la république des lettres humaniste ; 2° puis il mentionne ses cures merveilleuses, opérées grâce à des remèdes inconnus des médecins vulgaires. Après s'être plaint ensuite de ce que les arts ne sont plus en faveur auprès des rois actuels comme ils l'étaient auprès du grand roi François, il ajoute :

« Quant à moi cependant, comme tu le sais toi-même, après de longs voyages entrepris pour l'amour de la science, une fois mes biens consumés, à l'exemple de ce philosophe [*i.e.* Démocrite], je me repose enfin dans les jardins des faubourgs de ma ville, tout à la contemplation des plus belles choses de la nature [...] (54). »

Gohory achève alors sa dédicace et passe à une « préface sur la vie et les œuvres de Paracelse ».

Cette préface obéit au même double mouvement. L'intégration de Paracelse au monde des lettres humanistes s'y poursuit : d'emblée, Gohory mentionne la fameuse lettre d'Érasme à Paracelse, qu'il a cru bon d'insérer dans l'ouvrage (55). Puis il met en relief deux traités de Paracelse : parmi ses œuvres médicales, *Le Labyrinthe des médecins errants* ; parmi ses œuvres de chirurgie, le *De imposturis* (56) : voilà de quoi asseoir son autorité de médecin. Un autre ouvrage est ensuite mentionné, le *Prognosticon XXIV annorum* « qui, sous le voile de certaines énigmes, menaçait de grands malheurs l'Europe entière » (par ces malheurs, nul doute que Gohory n'entendît les troubles des guerres de religion) (57) : voilà de quoi asseoir à ses yeux l'autorité de Paracelse en tant que philosophe (58).

Plus loin dans cette préface, Gohory justifie le goût de Paracelse pour

les néologismes – l'un des griefs les plus fréquents contre l'œuvre du médecin suisse (59) – par la traditionnelle nécessité du secret, argument qui reviendra tel un leitmotiv dans tout le *Compendium* : il n'est effectivement pas bon, rappelle Gohory, de tout révéler indistinctement à tous, comme l'a chanté Augurelli et comme le déclare Paracelse lui-même dans le dernier de ses livres *De gradibus* (60).

Autant le souligner d'emblée : ici comme dans le reste de l'ouvrage, l'intégration de l'iconoclaste suisse aux lettres humanistes est, en fait, assurée de façon implicite et irrésistible par les incessants renvois de Gohory aux textes et aux auteurs qui constituent sa propre culture intellectuelle, le médecin suisse étant ainsi placé sur le même plan qu'un humaniste comme Augurelli, ou par exemple Virgile, Plutarque, Hésiode et Pline, cités pêle-mêle à propos de la prolongation de la vie en guise d'introduction au résumé de la *Philosophia ad Athenienses* (61).

La lettre d'Érasme à Paracelse, insérée au cœur de cette préface, y joue, quant à elle, un rôle stratégique : Gohory s'en sert pour démontrer l'incontestable valeur de Paracelse au moment même où il précise que le médecin suisse « a établi les nouveaux fondements de l'art, et a ruiné et renversé les anciennes bases des Grecs Hippocrate et Galien et des Arabes Avicenne, Razi et Mésué : il a tiré de l'officine métallique la majeure partie des remèdes, comme on peut l'apprendre de ses ouvrages » (62).

Outre cette intégration systématique de Paracelse au domaine prestigieux des *litteræ humaniores*, la deuxième grande différence qui sépare ici Gohory de ses homologues belges Hassard et Dorn, c'est qu'il ne se limite pas à l'aspect médical ni à l'aspect chimique ou alchimique des doctrines du médecin d'Einsiedeln. Les premiers mots de son abrégé de la philosophie de Paracelse sont pour associer le Suisse à Roger Bacon « auquel, affirme-t-il, Paracelse semble avoir beaucoup emprunté, et avec lequel il s'accorde parfaitement dans toutes ses idées sur les choses cachées » (63) ; et aussitôt Gohory enchaîne sur la bonne magie que Paracelse approuve, celle qui « unit en une seule chose la puissance de l'art et celle de la nature » (64). Il y reviendra amplement dans la préface de ses scolies au *De vita longa*, lorsqu'il prendra la défense de la magie de Trithème et d'Agrippa contre Charles de Bovelles, puis contre Jean Wier et Jérôme Cardan (65), car selon lui, comme il l'écrit dans les toutes dernières lignes de cette préface, les théories de Paracelse sont une confirmation des doctrines de Trithème :

« C'est pourquoi, une fois ces calomnies réfutées et détournées de la tête des plus éminents philosophes vers celles des plus ignares et des plus impudents ennemis des lettres, les bases de la doctrine de Paracelse me paraissent solidement établies, en confirmation des principes de Trithème qu'il reconnaît comme son précepteur (66), et suivant l'usage abstrus desquels, en tant que médecin, il a dissimulé les prodiges de la nature sous

le prétexte de la vie humaine, de même que Trithème, tel un mage, les a voilés sous l'évocation des esprits (67). »

Il est pourtant incontestable que le propos central de Gohory dans cet abrégé de Paracelse demeure celui de la prolongation de la vie, mais l'éten- due couverte par son exposé de la philosophie du médecin suisse déborde cependant de très loin le champ de l'alchimie médicale. Fasciné par la *Philosophia ad Athenienses* qu'il s'est fait traduire tout exprès de l'alle- mand (68), il la cite dès le début de son exposé (69). Du *Mysterium magnum*, il passe alors aux esprits élémentaires, prétexte pour lui d'une longue dis- sertation où sont successivement convoqués comme témoins de la véracité de Paracelse Plutarque, saint Augustin, Suétone, Alessandro Alessandri, Théodore Gaza, Georges de Trébizonde et les comtes de Lusignan, dépo- sitaires de la légende de Mélusine (70). Il en vient enfin à exposer les grandes lignes de la médecine paracelsienne : la correspondance microcosme / macrocosme, la théorie des trois principes (qu'il déclare empruntée aux alchimistes, surtout à *La Fontaine des amoureux de science* de Jean de La Fontaine) (71), le rejet de la doctrine humorale, l'idée qu'il n'est pas de maladies incurables (72), le *spiritus Olympicus*, l'*astrum* (73)... Un point mérite cependant d'être noté : dans tout cet exposé, jamais Gohory ne prend ces théories entièrement à son compte ; il se retranche souvent derrière des propositions infinitives marquant l'emploi du discours indirect, posées de place en place comme pour rappeler au lecteur qu'il se borne à rapporter les idées de Paracelse, sans plus (74).

Troisième grande différence avec Hassard et Dorn : loin de se ranger dans le camp des militants paracelsiens, Jacques Gohory, qui décidément tient à son indépendance, va jusqu'à attaquer aussi bien Bodenstein et son éditeur de Bâle, Pietro Perma, que Dorn et Pierre Hassard. Au moment de donner quelques préparations de teintures de Paracelse, il déclare les placer ici « afin de détourner enfin les lecteurs des erreurs de Gérard Dorn et de Hassard » (75) : en d'autres termes, il les accuse, lui qui ne sait guère d'allemand, d'avoir mal traduit ces recettes. Il dit un peu plus loin (76) :

« J'avais déjà pris soin de me faire traduire dans notre langue ces com- positions de teintures, d'huiles, etc., à partir des écrits allemands de Théo- phraste, quand parurent les livres de Hassard et de Gérard Dorn. J'aurais été des plus reconnaissants envers eux si, ne se satisfaisant pas des mots de Paracelse dans leur simplicité, ils les avaient soit restitués intégralement lorsqu'ils étaient estropiés ou tronqués, soit à plus forte raison éclairés de leurs lumières lorsqu'ils étaient obscurs, Paracelse s'étant plu sur des points difficiles à en envelopper quelques-uns de ténèbres. »

Commencent alors près de vingt pages de commentaires sur ces prépa- rations, où Gohory développe cette vaine polémique contre Hassard et Dorn (77). Vaine polémique aussi, celle où s'égare Gohory en tête de ses

scolies au *De vita longa*, contestant bien à tort l'authenticité du cinquième Livre du *De vita longa* édité par Bodenstein en 1562 (78).

D'autres reproches adressés à Bodenstein, dès la préface qui se trouve en tête du *Compendium*, portent sur son attitude à l'égard des secrets de l'alchimie : n'a-t-il pas proclamé naguère sa connaissance véritable et certaine de la pierre philosophale dans une dédicace au doge de Venise (79), et dans une autre adressée aux seigneurs Fugger (80) ? Cette connaissance, jamais les sages ne la produisirent au grand jour, ils condamnèrent plutôt dans leurs écrits une telle ostentation (81).

Un autre sujet de querelle contre Bodenstein en tête des scolies au *De vita longa* nous importe davantage : il s'agit de la philosophie aristotélicienne. Dans sa préface au *De vita longa*, rapporte Gohory, Adam von Bodenstein a réfuté l'hylomorphisme aristotélicien au nom des trois principes de Paracelse. Mais, réplique Gohory (82) :

« Que si quelqu'un voulait se charger de défendre Aristote contre toi au sujet des trois principes, que pourras-tu enfin répondre ? Les philosophes spagyriques, dont notre Paracelse a manifestement suivi les leçons et les enseignements, n'ont-ils pas tous établi la matière et la forme (83) ? N'ont-ils pas tous convenu qu'une fois la forme ancienne disparue, une forme nouvelle est aussitôt reçue, ce qui implique tacitement la nécessité de la privation ? Paracelse, dans ce livre même, n'approuve-t-il pas les quatre éléments, et la quintessence issue de leur combinaison ? Mais ce qui semble changer dans ses autres livres, il le détourne dans un autre sens que ce que tu crois, toi qui es dépourvu de toute cette sorte de compréhension et de pensée. Je n'omettrai pas ce que nous avons effleuré dans l'Abrégé au sujet de l'accident selon Paracelse : il ne faut pas l'entendre à partir de la doctrine péripatéticienne, mais plutôt de la platonicienne ou académique, pour laquelle toute forme qui est contenue dans la matière semble s'approcher davantage de la nature de l'accident que de la substance véritable, et on la caractérise mieux en disant qu'elle devient qu'en disant qu'elle est. De même, Arnaud de Villeneuve explique dans sa paraphrase du *Rosaire* que la teinture est un accident qui advient à la matière caduque : la forme spagyrique résulte d'eux. Par ailleurs, certaines choses dans ces livres pleins de mystères peuvent être divulguées au lecteur sans danger, pour faire surgir comme par l'effet d'un frottement ou de la chaleur le fumet du mystère, bien qu'il soit illicite que des doctrines secrètes soient clairement dévoilées. C'est pour cette raison que jadis les Égyptiens plaçaient le Sphinx devant les portes des temples, afin de nous avertir de la nécessité de cacher les mystères. Pour cette raison les Hébreux affirmèrent que le fer, c'est-à-dire celui des portes et des verrous, était le symbole des sages, et de là vient que les Grecs représentèrent Pallas portant des armes. Denis l'Aréopagite, lui aussi, jugea que les mystères devaient être voilés par écrit, révélés oralement. Pour cette raison les Chaldéens commentateurs de Zoroastre, à son exemple, s'expriment énigmatiquement. Le réellement divin Platon écrivit à Dion sous le voile de l'énigme au sujet

des substances suprêmes. C'est ainsi que Pythagore mourant ne confia que peu d'écrits à sa fille Dama. C'est ainsi que ceux qui, parmi les philosophes les plus récents, flairèrent la sagesse cachée, l'Arabe Al-Kindi, l'Anglais Roger Bacon et Guillaume de Paris, n'écrivirent que pour les enfants de la science (84). Mais beaucoup s'introduisent, à la façon d'Hercule, comme dit Plutarque, ainsi que des forcenés dans les mystères. Ainsi l'Allemand Jean Trithème, presque à notre époque, écrivit sa *Polygraphie*, encore qu'il ait feint de l'ouvrir par certaines clés, qui pourtant n'offrent l'accès aux mystères qu'à peu de gens. Ainsi de sa *Stéganographie* qui signifie écriture secrète, œuvre prodigieuse et fruit d'un grand labeur, comme il ose le déclarer lui-même. L'homme était remarquable par sa profonde érudition, comme l'attestent les œuvres qu'il a laissées ; notre Paracelse, au livre de *La Petite chirurgie*, le reconnaît de plein gré comme son maître en philosophie, et naguère Corneille Agrippa le révérait comme son père ; en outre, l'Empereur en appela à lui sur huit questions ardues, lesquelles se trouvent aujourd'hui sous ce titre, remplies de toute science (85). C'est pourquoi je m'étonne plutôt que Charles de Bovelles, suivi de Jean Wier dans son livre *Des prestiges des démons*, se soient emportés avec tant de folie contre cet homme qui mena la vie la plus intègre, doté de la plus haute érudition. »

C'est alors que débute la défense de Trithème évoquée ci-dessus, laquelle occupe les dix pages restantes de cette préface de Gohory à ses propres scolies.

Ces polémiques auxquelles les intéressés vont répondre ont évidemment un effet désastreux sur une éventuelle internationalisation de l'élan paracelsien qui poussait déjà Gérard Dorn à rejoindre Bodenstein. Jacques Gohory demeure le Solitaire, comme il se nomme lui-même dans certaines de ses œuvres (86). Son paracelsisme extrêmement personnel est surtout un engagement en faveur de la magie naturelle et de la recherche des secrets de la nature, où Paracelse joue le rôle d'un ingrédient de taille, mais qui ne saurait le céder à Trithème, à Ficini ni à la kabbale, car il n'est en fin de compte qu'un maillon dans la grande chaîne qui relie par-delà les siècles tous les maîtres vénérables de la *prisca sapientia* chère à Gohory (87).

C'est ce que prouvent amplement les pages consacrées à ces maîtres dans les scolies de Gohory au *De vita longa*, soit plus de 70 pages sur les 160 qu'occupent ces scolies dans l'édition de Bâle (88). Au cours des scolies portant sur le Livre I, on remarque tout à coup une longue digression sur l'énigme de la Sibylle, héritée de l'alchimie grecque (89). Un peu plus loin vient une *Comparatio Marsilii Ficini de Vita longa, cum Paracelso*. Cette comparaison est suivie d'une autre digression : *De Sigillis & Imaginibus*, puis d'une autre encore : *De Cabala*, avant que des considérations sur la magie n'amènent Gohory à exposer une *summa ænigmatica* d'Artéphiüs sur les secrets de la nature, suivie d'une nouvelle digression *De Cabala numerali*, puis d'un résumé de la doctrine de Trithème sur les divers gen-

res de démons, « afin que l'on comprenne le disciple Théophraste à partir de son maître » ; ce résumé s'achève d'ailleurs par un bref commentaire de Gohory, enclin à croire que tout cela ne se rapporterait qu'à l'art alchimique ; ainsi la voie, dit-il, se trouve pavée qui mène à la connaissance tant de la *Stéganographie* de Trithème que de la philosophie de Paracelse (90). Il faut attendre les scolies au Livre II pour voir Gohory traiter à nouveau de thèmes proprement paracelsiens (91), mais ses commentaires au *De vita longa* s'interrompent à nouveau pour faire place à une longue réplique aux calomnies de Jean Wier et de quelques autres contre Paracelse, portant cette fois sur la vraie magie, ses formules et les caractères qu'on y emploie (92). Les scolies au Livre III s'achèvent (ou peu s'en faut) par une digression de neuf pages sur le phénix et le basilic où sont surtout cités Pline, Albert le Grand et Augurelli (93), et les scolies au Livre IV – où se remarque une tentative de Gohory pour expliquer les néologismes de Paracelse par le recours à des étymologies grecques – sont à leur tour truffées d'une abondante dissertation sur la magie (94). En ce sens, il n'est pas illégitime de voir dans le *Theophrasti Paracelsi [...] Compendium* le prolongement et l'approfondissement de la réflexion entreprise par Gohory dès 1550 avec son *De Usu & Mysteriis Notarum Liber. In quo vetusta literarum & numerorum ac divinatorum ex Sibylla nominum ratio explicatur*.

On ne peut clore une analyse du *Theophrasti Paracelsi [...] Compendium* sans faire mention de l'épître de Gohory à Louis de Saint-Gelais de Lانسac (95). Cette épître, dont nous avons vu que la place est mouvante dans l'édition originale du livre, est datée du 1<sup>er</sup> janvier 1567. Dans la chronologie relative de l'ouvrage, il s'agit clairement d'une addition, puisque la date la plus ancienne qui y apparaisse (6 août 1566) est celle de la dédicace à René Perrot qui ouvre le *Compendium*, et que l'épître de Gohory à Jean Chapelain en tête des scholies au *De vita longa* est du 1<sup>er</sup> juillet 1567 (96). Mais plus qu'une addition, il semble qu'il faille y voir une sorte de correctif visant à tempérer l'enthousiasme affiché par Gohory six mois plus tôt dans sa dédicace à René Perrot. Gohory, en effet, souhaite que l'on ne voie dans sa présentation de la nouvelle médecine de Paracelse aucune condamnation de la médecine ancienne, et qu'il ne passe pas, si obscure que puisse paraître son interprétation, pour envelopper la lumière de ténèbres (97). Les gens de peu de jugement, ajoute-t-il, estiment que Paracelse, parce qu'il attaque les uns et les autres, se croit le seul et unique médecin au monde. Il est vrai qu'il condamne le commun des médecins, ignares en théorie comme en pratique, mais en réalité il façonne, ce faisant, l'image du médecin parfait, tel Xénophon celle du parfait empereur, tel Cicéron celle du parfait orateur. Ce médecin parfait, il le veut pénétré de la philosophie de Platon et d'Aristote qui ouvre à la connaissance de toute la nature, mais non moins pénétré des disciplines mathématiques, et imprégné de l'enseignement des

Égyptiens et des Arabes qui le rendra expert dans les diverses préparations de toutes les choses qui dépendent du feu (98) :

« Tel nous vîmes récemment Jean Fernel, ainsi que l'attestent ses œuvres ; tel nous voyons aujourd'hui à la cour son successeur, le premier médecin Jean Chapelain ; tel son collègue Honoré Castellan ; tels, dans cette ville remarquable, se trouvent exposés à la vue de tous comme sur le théâtre public de l'Europe, Nicolas, grand par la science et par le nom, et Jean de Gorris, qui te sont, je crois, parfaitement connus : lesquels, pour que rien ne manquât à leur maîtrise absolue de la médecine, voulurent qu'aucun de ces arts ne leur fût étranger (99). Il fait selon moi, en effet, entièrement fausse route, celui qui ose noircir Hippocrate, que nul ne surpassa dans la science médicale durant tant et tant de siècles ; il se trompe, celui qui fait peu de cas de son interprète Galien, homme si subtil par l'esprit et par l'art, si expérimenté. Mais si l'achèvement et la perfection sont, comme dit Cicéron, une nécessité de la nature, l'honneur de la médecine n'était peut-être pas encore arrivé en leur temps à son achèvement ; l'âge suivant, comme dit Fabius [Quintilien], travailla à perfectionner le précédent. Et il ne faut pas croire qu'absolument rien ne puisse lui être ajouté ou retranché : bien au contraire, l'art de soigner, qui se développa en leur temps, s'il est aujourd'hui porté à sa perfection par de tout nouveaux docteurs, sera nommé Sagesse. C'est pourquoi il convient de louer et d'admirer notre Théophraste, qui traita surtout cette partie de la médecine qui semblerait soit négligée à tort, soit fort peu comprise des médecins précédents, c'est-à-dire celle qui porte sur les entéléchies et les quintessences des choses, à partir desquelles on obtient d'admirables remèdes venus d'Égypte et d'Arabie, nouveaux et inusités chez les Grecs et les Latins, dont j'ai appris un petit nombre par l'usage et l'expérience (100). »

Une plaidoirie si conciliante avec la médecine hippocratique et galénique contraste avec certaines formules brutales du *Compendium* (par exemple : *Medicos in suis quatuor humoribus (quod est artis eorum unicum fundamentum) valde hallucinari*), – le plus souvent prudemment rapportées, il est vrai, au discours indirect –. On ne peut se défendre de penser que cette épître a pu jouer le rôle d'un paratonnerre aux yeux d'un Gohory réalisant soudain que la matière de son livre était peut-être plus explosive qu'il ne l'avait cru tout d'abord. Mais cette prudence que stigmatisera le fougueux Dorn, traitant de couard celui qui s'abritait sous un simple pseudonyme (101), ne doit pas être prise pour autant pour de l'hypocrisie : la place que réserve ici Gohory à Paracelse au sein de la médecine ancienne et moderne ne contredit guère, en définitive, les options fondamentales que nous lui avons vu prendre tout au long de son *Compendium*, et l'on peut croire sincère la louange qu'il fait de ses amis de la Faculté de médecine, ainsi que de Fernel dont il révère pieusement la mémoire, le qualifiant ailleurs de *sapientissimus* (102).

De 1568 à 1583, les répliques adressées à Leo Suavius par tous ceux

qu'il a attaqués dans son livre vont se multiplier. Le 9 février 1568, Bodenstein ouvre le feu dans la préface de son édition des *Septem Libri de Gradibus*, suivi quatre jours plus tard de Pietro Perna et de Gérard Dorn, ce dernier deux fois dans la même année : en appendice au *Compendium*, en même temps que Perna, et p. 131 de sa *Pyrophilia Vexationumque Liber D. Phil. Theophrasti Paracelsi*, la première de ses traductions des œuvres de Paracelse. La riposte de Pierre Hassard viendra deux ans plus tard, en 1570, dans sa traduction française des écrits sur la peste du médecin suisse. Une autre réplique de Bodenstein paraît encore en 1575 dans la préface de son *Onomasticon Theophrasti Paracelsi*, puis c'est au tour de Jean Wier de consacrer une diatribe à Leo Suavius (*Liber apologeticus*, 1577), et six ans plus tard, en 1583, Gérard Dorn mènera encore une danse du scalp autour d'un Gohory dont il ignorera, tout autant que J. Wier, que sa mort, à cette date, est déjà vieille de plusieurs années (103).

### Jacques Gohory et Paracelse de 1568 à 1575

Entre son livre sur Paracelse et le *Discours responsif* de 1575, Gohory a-t-il reparlé du médecin suisse ? Son attitude à son égard a-t-elle changé ?

Rien ne permet de le penser. Dans l'*Instruction sur l'herbe Petum*, le premier livre à être exclusivement consacré au tabac, qu'il publie à Paris vers le 1<sup>er</sup> juin 1572, Gohory évoque favorablement « son » Paracelse (104), puis y revient quelques pages plus loin en ces termes :

« Mais pour entendre les vocables de l'art. Ce que nous appellons Cornue, est equivalent au vaisseau que les Chymistes appellent cuyne (105) de Beauvais : & est la retorte de Paracelse au chap. de l'Antimoine en son livre *De Vita longa*, que nous avons commenté, où il dit énigmatiquement : *Antimonium retorque : deinde reduc in tertium Cohop : distilla absque omni capite mortuo* (106). De quoy la vraye exposition se peut tirer de son traité *De ligno guaiacano ad curationem Podagræ, Paralysis, et morbi Venerei* : lequel m'a esté donné escrit a la main par le seigneur Strozzy, maistre d'hostel du Roy : personnage doüé de doctrine & bon jugement (107), où il dit du vitriol, que le Colcothar se fait. *Eliciatur aqua, deinde ea imbibatur caput mortuum*. En autre lieu : *Post distillationem Colcothar ex Capite mortuo l. facibus siccis* (108). »

Cinq ans après le *Compendium*, l'attitude de Gohory envers Paracelse demeure donc strictement la même. Quant à ses occupations en 1572, elles nous sont bien connues : il passe son temps à cultiver les simples et à animer la petite académie qu'il accueille en son domicile, au faubourg Saint-Marcel, entre les actuelles rues Mouffetard et Tournefort, dans ce qu'il appelle son « Lycium philosophal » (109). Ainsi, loin d'avoir tout à

coup dédaigné Paracelse, loin de s'être laissé décourager par toutes les attaques auxquelles il aurait été en butte, Gohory persiste dans son paracelsisme, et ce, l'année même (1572) de la publication des *Disputationes* de Thomas Éraste contre Paracelse. C'est pourquoi il faut de toute évidence rejeter l'explication proposée par Bowen, selon laquelle Gohory se serait désolidarisé du paracelsisme à cause des répliques qu'il s'était attirées de la part des paracelsiens comme des anti-paracelsiens (110) : en effet, nous avons vu que le feu roulant des attaques de Perna, de Dorn, de Hassard et de Bodenstein s'interrompt pour cinq ans en 1570, deux ans avant l'*Instruction sur l'herbe Petum*, et par ailleurs, on sait que dès le début de 1573 Gohory fut nommé historiographe du roi, charge enfin importante qui lui conférait une position si officielle et si inexpugnable qu'il est douteux qu'il se soit alors laissé embarrasser par de si minces querelles (111). Il n'est d'ailleurs pas sûr qu'il en eut connaissance, à l'exception des répliques de Dorn et de Perna insérées dans l'édition de Bâle du *Compendium*.

### **Le Bref discours d'Alexandre de La Tourrette et le Discours responsif de Gohory (1575)**

Le 15 janvier 1575, Alexandre de La Tourrette, « n'aguieres President des generaux maistres des monnoyes de France » (112), publie à Lyon un *Bref Discours des admirables vertus de l'or-potable* qu'il dédie à Henri III, roi de France et de Pologne, qui venait de passer deux mois et demi à Lyon, sur le chemin de son interminable retour de Pologne vers le trône de France (113). Le *Bref Discours* de La Tourrette est suivi d'une *Apologie de la noble et tres utile science d'Alchimie*, elle-même dédiée à Jacques de Savoie, duc de Nemours et de Genevois, avec lequel La Tourrette affirme s'être souvent entretenu d'alchimie (114). Il nous renseigne ainsi sur sa passion déjà ancienne pour l'alchimie (115) :

« Il est bien vray que ce [*i.e.* l'alchimie] n'a pas esté ma profession principale par cy devant : mais je ne puis nier, que dés ma jeunesse je ne l'aye tousjours aimée : & recherché curieusement tous les meilleurs livres, pour y estudier en ma solitude : & avec cela tasché par tous moyens honnestes d'accoster les plus savans personnages, que j'ay peu cognoistre, pour communiquer familièrement avec eux, tant de ceste medicine, que des autres parties de la philosophie : à fin d'apprendre tousjours quelque chose d'eux : ou de confirmer mon jugement sur ce, que j'avois aprins par la lecture des livres. Je n'ay aussi espargné peine ny despense, pour faire plusieurs & diverses experiences manuelles : & combien que souventesfois je m'y soye failli en maintes choses (non toutesfois au fraiz, ne au dommage d'autrui) si est ce que je n'ay pas occasion de m'en repentir : parce que mes erreurs recogneues m'ont plus aprins, que tous les

livres : & m'ont ouvert le pas en ceste lice, ou j'ay donné carrière à mon esprit pour atteindre jusques au bout, moyennant l'aide & faveur de Dieu, duquel seul provient tout don bon & parfait. »

Plus loin, il fournit une nouvelle précision qui permet de faire remonter jusqu'à 1545 son intérêt pour l'alchimie (116) :

« Et ne m'en croye qui ne voudra : mais celui qui s'y mettra indiscretement [*i.e.* au travail alchimique], n'en rapportera que tout ennuy & dommage : je l'en assure, comme bien expérimenté depuis trente ans, que j'ay premierement cognu de ces circulateurs : employé du temps, & despendu de l'argent beaucoup pour experimenter leurs receptes : ou je ne trouvoy onques une seule verité quant à la vraye transmutation metallique : non plus que de leurs multiplications : sinon quelques fois, que j'ay aperceu, comme de mon or & de mon argent ils avoyent tres bien sceu multiplier le leur par finesses & tromperies [...] »

Dans son *Bref Discours* sur l'or potable, La Tourrette affirme avoir découvert le secret de fabrication du véritable or potable des Anciens (117). Tout le début de son discours, sous l'apparence relativement anodine de son titre, est en réalité un exposé de plusieurs doctrines paracelsiennes : celle des trois principes, soufre, mercure et sel dont toutes choses se composent, y compris le corps humain (ces trois principes étant d'ailleurs respectivement placés en équivalence avec le corps, l'esprit et l'âme) (118) ; l'idée que les maladies, et de ce fait les diverses façons de les soigner, dépendent de l'altération de l'un de ces trois principes (119) ; l'idée que d'excellents remèdes peuvent s'extraire des minéraux et des métaux – et de l'or en particulier (120) – ; la doctrine de l'homme-microcosme et de sa correspondance avec le grand monde (121). Il nomme expressément « ce grand Philosophe Theophraste Paracelse Helvetien, lequel a merité d'estre colloqué au premier rang, comme estant vray Monarque de toute philosophie & medecine, tant en vraye theorique, qu'en bonne pratique, & experiences tres certaines, ayant guery de son temps toutes les maladies, que les medecins academiques estiment encores pour le jourd'huy estre incurables, comme ladrerie, mal caduc, ydropisie, toutes sortes de gouttes, podagres, & autres deplorees maladies », et donne le texte de son épitaphe de Salzbourg à l'appui de cette assertion ; il connaît d'ailleurs fort bien, sans jamais le nommer, le *Compendium* de Gohory, dont il lui arrive de reprendre certains passages (122). Puis il passe à l'exposé de la préparation de son or potable (123) en indiquant ses sources, exclusivement paracelsiennes : le *De contracturis*, le *De tinctura philosophorum*, la *Pyrophilia*, le *De spiritibus planetarum* et le *De vita longa* (124). Et c'est en ces termes qu'il clôt son *Bref Discours* (125) :

« Qui voudra plus particulièrement savoir les vertus infinies de ceste precieuse liqueur & substance de l'or, qu'il lise les livres des bons auteurs

anciens & modernes : & par dessus tous, ceux de ce grand monarque de toute philosophie & médecine Theophraste Paracelse, [...] duquel je confesse ingénument avoir aprins le plus de ce que je say en la philosophie & medecine : m'estant du tout & dés long temps adonné à la lecture de ses livres : parce que j'ay trouvé sa theorique en tout & par tout si bien fondée sur la raison, & sur la lumiere de nature, jointes plusieurs belles experiences que j'en ay faites, & veu faire à certains excellens personnages ensuyvans sa pratique, qu'il m'a esté force d'y adherer : sans toutesfois déroger à l'honneur & autorité de ces autres grands & savans docteurs qui sont leus & enseignez és academies : comme Hipocras, Dioscoride, Galen, Avicenne, Mesué, Rasis & autres, lesquels j'ay aussi pour la plus grand part leus & releus assez attentivement : & sur le tout faisant une resolution me suis persuadé, qu'estant la vraye medecine premierement derivée du ciel, Dieu la donne cognoistre non pas à tous ceux, qui portent le nom & tiltre de medecin, mais seulement à qui luy plaist : & benist les labeurs de celuy, qui la veut exercer au salut de son prochain en vraye charité : & non pour l'ambition, ou pour l'avarice. »

Son *Apologie de l'alchimie* n'est pas moins paracelsienne : selon lui, l'alchimie, « l'un des plus grands benefices apres l'immortalité de l'ame, que Dieu ait conféré aux humains », sert à connaître : 1° les vertus de toutes les choses créées, 2° la façon dont ces vertus peuvent servir à la santé de l'homme, 3° le lieu où elles sont encloses en chaque corps, 4° le moyen de les en extraire (126). Aucun médecin digne de ce nom ne peut ignorer l'alchimie. « Le plus excellent spagire, ou alchimiste » depuis Hermès a été Paracelse (127). La Tourrette entreprend ensuite de détailler ce qu'il dit être les sept opérations de l'alchimie (128), et passe rapidement sur la pierre philosophale, qu'il déclare n'avoir pas tenté de réaliser (129). Vient alors une polémique contre la médecine galéniste (130). Puis La Tourrette développe longuement l'analogie de l'homme et du monde, des organes avec les planètes et les métaux, des maladies mêmes avec les métaux, et le thème de Dieu comme premier alchimiste, ayant bâti l'homme comme un four de distillation (131).

Le livre de La Tourrette, au cours de l'année 1575, fut réédité à Paris en contrefaçon sur un mauvais papier, et dans le même volume, à la suite, fut imprimé le *Discours responsif* de Gohory.

L'authenticité de ce texte signé L. S. S. ne fait pas de doute : le style elliptique et les sources caractéristiques des goûts si particuliers de Gohory s'y reconnaissent à chaque page (132) ; les *Bibliothèques françoises* de La Croix Du Maine et de Du Verdier l'attestent (133) ; mais surtout l'auteur, sans se nommer, cite comme sienne sa propre traduction de Levinus Lemnius (134).

Dans ce *Discours* visant, rappelons-le, à défendre « la Philosophie & Medecine antique, contre la nouvelle Paracelsique », après deux poèmes

liminaires signés P. L. S. (peut-être tout simplement : *Par Leo Suavius*) (135), Gohory s'adresse « à Monsieur l'Abbé de Bernay » auquel tout l'ouvrage est dédié. Ce dernier était alors Thomas Bohier, sieur de Nazelles, doyen de Tours, abbé et baron de Bernay († c. 1578), frère de François Bohier, évêque de Saint-Malo de 1535 à 1567 († 1569), et de Gilles Bohier de Saint-Ciergue, évêque d'Agde de 1546 à 1561 (136). L'abbé de Bernay lui ayant demandé son avis sur les deux ouvrages d'Alexandre de La Tourrette, Gohory s'est hâté de mettre cet avis par écrit après les avoir lus, de crainte d'en être ensuite détourné par ses charges publiques. Et il ajoute (137) :

« Mais ç'a esté plus pour satisfaire à nostre amitié, que pour emulation ou envie de contredire le personnage qui louë & approuve l'art que j'estime grandement avecques luy. En laquelle j'ay fait des frais & experiences sinon belles comme il vante les siennes, au moins bonnes & preparatoires à la grande œuvre & but final de la Philosophie minerale, auquel je n'ay eu l'heur de parvenir, soit par les longs troubles de ce Royaume soit par mon destin particulier, puisqu'on y attribue le rameau d'or de Virgile, lequel se cueult seulement. *Si te fata vocant, aliter non &c.* »

Après cette déclaration aigre-douce, Gohory adresse à La Tourrette un reproche que, de son propre aveu, il n'a pourtant que trop encouru lui-même par le passé : celui d'avoir délaissé les affaires publiques pour mieux s'occuper d'alchimie :

« En lisant le tiltre de son livre de nagueres President des monnoyes, dont il escrit au Roy qu'il n'a pas fait grand difficulté de se despouiller, pour se retirer en son petit champestre : Il me fait souvenir du trait de Ciceron, blasmant Platon, & autres qui s'estoient deportez du maniemment des affaires publiques, ayant de grands moyens d'y pouvoir servir, pour le plaisir qu'ils prenoient en leur mesnage ou estudes (138). »

Après cette flagrante manifestation de mauvaise foi, l'ouvrage proprement dit commence. Force est de reconnaître qu'il a dû être rédigé à la diable, car il ne montre, si attentivement qu'on le scrute, aucune espèce d'ordre ni de cohérence dans sa composition (ce n'était pas, il est vrai, la qualité majeure de Gohory, plus à l'aise dans le genre des *animadversiones* que dans celui de la dissertation scolastique).

Gohory querelle d'abord La Tourrette sur le fait d'avoir employé des néologismes paracelsiens, ce en quoi il ne craint pas de contredire ses propres déclarations de 1567. Sa diatribe contre les trois principes, en revanche, est parfaitement conforme à la querelle qu'il menait déjà sur le même sujet contre Bodenstein en 1567, même s'il adopte ici un ton nettement hostile à l'adresse de celui qu'il appelait naguère « son » Paracelse :

« Or pour entrer au sujet du Livre composé par iceluy de la Torrelle [*sic*] seul, ou avec l'ayde d'un nommé du Lac son amy familier (139), ils sont estimez tous deux de gentil esprit en l'art Chymique, tant en la Theorique que Pratique, s'ils n'adheroient trop aux inventions nouvelles du Suisse Paracelse & à ses vocables estranges & fantastiques dont ils usent en ce discours comme de Spagire pour Chymiste (140) [,] d'Anatomie de maladie & de soulfhre, mercure, sel pour elemens de tous corps sensibles & insensibles, &c. En quoy ils s'esloignent trop de la vraye & ancienne Philosophie, à laquelle il seroit bien permis d'ajouter quelques points de nouvelle cognoissance que le temps apporte, sans toutefois en renverser ainsi tous les fondemens rez pieds rez terre (141). »

Puis Gohory se lance dans une digression où, après avoir repris une page sur le mercure directement de son *Compendium* de 1567 (142), il s'oppose à l'usage de l'antimoine tel que le prônait Mattioli, mais sans se prononcer, comme on a pu l'écrire, contre l'usage interne de l'antimoine en lui-même – ce en quoi il serait entré en contradiction avec ses déclarations de 1567 (143). On peut toutefois noter que sur un point au moins, Gohory a clairement évolué en 1575 : il a cessé – d'ailleurs à juste titre – de considérer le *De conservanda juventute et retardanda senectute* comme un écrit authentique d'Arnaud de Villeneuve. Il reproche donc à La Tourrette de le croire authentique, mais passe soigneusement sous silence le fait que La Tourrette se bornait alors à reprendre les termes de son propre *Compendium* de 1567 (144).

Revenant un peu plus loin sur les trois principes, Gohory prend encore plus nettement position à ce sujet contre la théorie paracelsienne. Il n'a aucun mal à lui opposer les doctrines de l'alchimie médiévale, renversant ainsi son argumentation de 1567, et justifie même par une explication ingénieuse l'exemple du vers de Jean de La Fontaine qu'il avait allégué alors, lorsqu'il cherchait tout au contraire à suggérer que Paracelse avait emprunté cette théorie aux alchimistes du Moyen Age :

« Vous verrez comme Arnaud & Raymond mettent les trois noms en un mesme sujet materiel, que ceux cy [*i.e.* La Tourrette et Du Lac] veulent tant subtiliër, que de partir cet un en trois de diverse essence, chacun distinctement palpable & visible. Or s'ils vouloient dire que ce fust un mesme corps ainsi nommé par iceux Philosophes avant la division de ses parties elementaires, je repliqueray que ce nom de Sel ou soulfhre de nature honoré, est blasonné d'autres noms infiniz en ce chapitre de Raymond, *Luteum ovi, aquila volans, altinkar, sulphur exaltatum, mercurius sublimatus, &c.* & si ne reçoit tel nom de Sel qu'au second degré de preparation, qui est en l'operation de sublimation traitée par eux en ce Discours, & colloquee apres la division des elemens (145). Tous les Philosophes concordamment disent que les metaux sont procréez d'argent vif & de soufre de diverses qualitez. Mais l'abus & erreur de cecy procede d'aucuns auteurs, comme Jean de Valentienne, qui ont mis trois choses

en la composition de leur Elixir, à cause des trois matieres d'iceluy, dont l'une porte nom de soulfhre, l'autre de Sel, l'autre d'huile, apres les preparacions, comme il a compris en un vers de sa Fontaine des amoureux de science. Et ceux cy veulent trouver les trois en un mesme corps, voire en tous les corps, tant mineraux que vegetaux qu'animaux [...] (146). »

Puis Gohory, dans un passage aussi désordonné que le reste de l'ouvrage, tient un raisonnement que l'on peut s'efforcer de reconstruire ainsi : il reproche à La Tourrette de préférer l'or, médecine métallique, à tout autre remède, alors que les minéraux sont si éloignés de la complexion de l'homme (147). Il rappelle pourtant qu'un certain Leo Suavius, dans ses scolies au *De vita longa* de Paracelse, prônait l'or comme la médecine qui n'avait pas son pareil pour retarder la vieillesse. Mais Gohory rappelle aussi – citant parfois mot pour mot son propre *Compendium*, c'est-à-dire, en l'occurrence, le pseudo-Arnaud de Villeneuve (148) – qu'il s'agissait là de l'or naturel créé par Dieu, non de l'or sophistiqué obtenu par projection, qui est certes de l'or véritable, mais rendu dangereux au corps humain par toutes les drogues qui ont servi à sa fabrication (149). Et Gohory ajoute un peu plus loin :

« En quoy je confesseray qu'il en sortira plus d'effect s'il [*i.e.* l'or] est converty en liqueur, & plus subtilié & attenué pour entrer au corps humain [ :] chose toutefois hors de la congnoissance de tous esprits de nostre aage que j'ay peu accointer en diverses regions ou j'ay peregriné longs temps par desir de sapience : car d'y user des eaux minerales corrosives, cela seroit contre toute raison a corroder & offenser l'estomac au lieu de le conforter & restaurer, & par autres liqueurs plus douces & gracieuses, je n'ay encore trouvé personne qui le mette en vraye dissolution (150). »

C'est donc la fabrication de l'or potable que Gohory déclare impossible ou, à tout le moins, trop difficile pour avoir jamais été réalisée.

Autre point d'achoppement : le fait que La Tourrette affirme l'or potable capable de guérir jusqu'aux maladies incurables, propriété que seul possède, réplique Gohory, l'élixir des philosophes conduit jusqu'à sa dernière perfection, comme le dit Arnaud « en son livre de la pratique sommaire » et à la fin de son *Grand Rosaire* (151). Et Gohory ajoute que pour que Paracelse ait guéri les douze lépreux dont parle son épitaphe « qui est au *Compendium* d'iceluy Suavius », il fallait bien qu'il possédât lui-même cet élixir, c'est-à-dire l'or réduit en sa troisième dissolution (152). Ici Gohory reprend une nouvelle fois, traduisant mot pour mot, quelques pages de son *Compendium* où il citait en fait l'anonyme *Quæstio an Lapis philosophorum valeat contra pestem*, éditée par Gratarolo en 1561 (153).

L'un des derniers points sur lesquels Gohory attaque La Tourrette est non pas, comme une lecture rapide le ferait croire, la domination que ce dernier prête aux astres sur l'homme, mais seulement le détail de la cor-

respondance qu'il établit entre les métaux planétaires et les organes de l'homme :

« La fin sera sur la domination que donne Alexandre aux astres sur l'homme disant & redisant plusieurs fois en ce livret, que le Soleil & l'or a sa vertu sur le cœur, la Lune & l'argent sur le cerveau, mercure & l'argent vif sur le foye, Venus & le cuivre sur les rongnons, le Mars & fer sur le fiel, Jupiter & l'estain sur le poulmon, Saturne & le plomb sur la rate. Je ne sçay de quel autheur il tient cet ordre, si ce n'est de son Paracelse, duquel je remets la refutation de ses autres preceptes au livre d'Evarestus Aleman (154). »

Ce renvoi à Thomas Éraсте n'est pas le coup final ; Gohory adresse à La Tourrette un ultime reproche :

« Voila ce que j'en escry pour le present : remettant le surplus à vous esclarcir sur les doubtes que nous pourrez fournir. Vous advertissant, que ceux qui sçavent peu en ceste science, s'ostentent ainsi, ceux qui plus, se contentent en eux-mesmes, attendans que Dieu leur octroye la grace & les moyens d'en accomplir le souverain effect. Ainsi s'estoit vanté Adam à Bodenstein grand sectateur & traducteur d'iceluy Paracelse aux Fouchres, grands & riches Seigneurs d'Alemaigne d'avoir la vraye matiere des Philosophes entre mains pour les attirer à l'y employer à la besongne. A quoy semble que tende semblablement le discoureur envers son Roy, qui devoit tenir tels secrets, s'il les avoit [,] cloz & couverts selon l'ordonnance des anciens Philosophes, qui en remonstrent le danger, & que telle chose mysterieuse ne se doit ainsi profaner à la populace. Et ne fault pas qu'il se die contraint d'en escrire le premier, veu que tout le fond de ce Discours (combien que tiré en autre sens) a esté long temps a traité par Suavius sur le livre De la longue vie de leur Paracelse [...] (155). »

Ici du moins se retrouve la variation sur le thème, cher à Gohory, de la nécessité du secret dans les choses mystérieuses : c'est le *procul este prophani* qui se lisait déjà en 1567 dans sa préface au *Theophrasti Paracelsi [...] Compendium* (156). Mais il y a plus : les derniers mots de cette citation sont peut-être enfin ceux qui livrent la clé de ce texte si déroutant pour nous.

Que conclure, en effet, de tant d'éléments apparemment contradictoires ?

Tout d'abord, observons que Jacques Gohory s'exprime à deux reprises, au début et à la fin de son *Discours responsif*, d'une façon qui suggère invinciblement que la teneur de son libelle, œuvre de commande à l'intention de l'abbé de Bernay, est dictée par la jalousie (157). Il semble que Gohory supporte malaisément qu'un La Tourrette usurpe, en quelque sorte, une place et un discours que Gohory estime, d'ailleurs à juste titre, avoir tenus le premier. Cette aigreur paraît s'aggraver du fait que, aux yeux de Gohory, La Tourrette utilise et interprète faussement, et sans le citer, ses

propos de 1567 (158). Ajoutons à cela le naturel manifestement querelleur de celui qui avait déjà pris à partie dans son *Compendium* tout ensemble Adam von Bodenstein, Pietro Perna, Gérard Dorn et Pierre Hassard, sans compter Jérôme Cardan et Jean Wier. Cette impression est encore renforcée par la flagrante mauvaise foi de Gohory en plusieurs occasions (159), mais aussi par le fait que, jusqu'en 1572, Gohory ne cesse de citer Paracelse avec faveur. Enfin, on remarquera l'assiduité avec laquelle il reprend en 1575 le propos, quand ce n'est pas le texte même, de son *Compendium* de 1567 sans que le lecteur en soit toujours prévenu, comme s'il n'y avait pas pour lui de contradiction majeure entre les deux ouvrages (160).

Qu'en est-il néanmoins des positions qu'il prend en 1575 ?

Il apparaît nettement qu'il a évolué sur au moins une question : l'attribution à Arnaud de Villeneuve du *De conservanda juventute*, à l'authenticité duquel il ne croit plus. Mais il saisit cette occasion pour chercher une mauvaise querelle à La Tourrette, faisant grief à ce dernier de ses propres erreurs de 1567 (161).

Autre mauvaise querelle : sa condamnation des néologismes de Paracelse (162), grief anti-paracelsien des plus classiques, auquel il avait lui-même opposé en 1567 un de ses arguments favoris : le *procul este prophani* dont on vient de constater qu'il est toujours présent dans le *Discours responsif* de 1575 (163). Il ne faut voir ici ni évolution, ni contradiction, mais pure mauvaise foi de la part de Gohory.

Sur la doctrine des trois principes, sa position semble assez nette. Elle l'était assez peu en 1567 : après avoir d'abord justifié cette doctrine en lui retrouvant des antécédents dans l'alchimie médiévale (chez Jean de La Fontaine) (164), Gohory en était venu à quereller à ce propos Adam von Bodenstein dans la préface de ses scolies au *De vita longa*, mais sans se prononcer très clairement sur la doctrine de Paracelse en elle-même ; il en ressortait du moins que Gohory n'entendait pas renoncer à la théorie de la matière aristotélicienne (165). En 1575, sa position s'est encore durcie : il manifeste une nette opposition à la doctrine des trois principes, allant jusqu'à réinterpréter, pour mieux la réfuter, le vers de Jean de La Fontaine allégué en sens inverse en 1567 (166).

Pourquoi cette attitude ? La raison en est explicite en 1575 :

« [...] ils s'esloignent trop de la vraye & ancienne Philosophie, à laquelle il seroit bien permis d'ajouter quelques points de nouvelle cognoissance que le temps apporte, sans toutefois en renverser ainsi tous les fondemens rez pieds rez terre (167). »

Ce point aussi, en 1567, n'allait pas sans quelque contradiction au sein du *Compendium*. Dans sa « préface sur la vie et les œuvres de Paracelse », en tête du volume, Gohory proclamait avec enthousiasme que le médecin suisse avait « établi les nouveaux fondements de l'art, [...] ruiné et renversé

les anciennes bases des Grecs Hippocrate et Galien et des Arabes Avicenne, Razi et Mésué », ayant « tiré de l'officine métallique la majeure partie des remèdes » (168). Ces lignes devaient dater de 1566, car dès janvier 1567, Gohory avait rédigé un correctif aux aspects les plus téméraires du *Compendium* : il s'agissait de son épître à Louis de Saint-Gelais de Lansac, par laquelle il tenait expressément à éviter qu'on ne croie que sa présentation de la nouvelle doctrine de Paracelse impliquait une condamnation de la médecine ancienne (169). On ne pouvait d'ailleurs s'attendre à une autre attitude de la part d'un homme comme Gohory, profondément épris des lettres antiques et cultivant l'amitié, dont il s'honorait, des médecins les plus respectés de son temps. Il écrivait alors :

« Mais si l'achèvement et la perfection sont, comme dit Cicéron, une nécessité de la nature, l'honneur de la médecine n'était peut-être pas encore arrivé en leur temps à son achèvement [...]. Et il ne faut pas croire qu'absolument rien ne puisse lui être ajouté ou retranché [...]. C'est pourquoi il convient de louer et d'admirer notre Théophraste, qui traita surtout cette partie de la médecine qui semblait soit négligée à tort, soit fort peu comprise des médecins précédents [...] (170). »

A cet égard, la position de Gohory en 1575 n'est donc pas nouvelle. Elle permet de comprendre son opposition farouche à la doctrine paracelsienne des trois principes, qui ruinait en effet les bases de la médecine ancienne. Il est permis de penser qu'en ce sens il y a, malgré les apparences, continuité dans la pensée de Gohory entre 1567 et 1575.

Qu'en est-il à l'égard des remèdes métalliques, apparemment rejetés par Gohory en 1575 (171) ?

L'appréciation de cette attitude doit en fait être nuancée. On a vu en effet qu'à propos de l'antimoine, Gohory cherche querelle à La Tourrette autour des prescriptions de Mattioli, mais non pas directement sur son usage interne (172). Quant au rejet global des remèdes métalliques, ce n'est qu'un argument ponctuel dans une longue discussion sur l'or potable, dont il ressort en dernier lieu, non pas que l'or potable doit être écarté en tant que minéral nuisible au corps humain, mais au contraire que Paracelse, pour accomplir ses cures merveilleuses, a dû nécessairement le posséder, et la discussion ne tourne finalement pas à la confusion de Paracelse, mais du seul La Tourrette, et avec lui de tous les prétendus fabricants d'or potable.

Mauvaise foi encore, son attitude hostile à Paracelse lui-même (173) ? On est tenté de le croire en constatant que Gohory, s'il renvoie aux virulentes *Disputationes* d'Éraste, n'est pas à même de citer ce dernier autrement qu'en écorchant notablement son nom (« Evarestus Aleman »), ce qui tendrait à prouver qu'il ne s'agit pas d'une coquille d'imprimeur, mais que Gohory ne connaît ce livre et ne le nomme que de seconde main, non par

conviction doctrinale, mais plutôt par souci de faire feu de tout bois dans sa polémique contre La Tourrette.

## Conclusion

Il semble donc qu'il faille effectuer un tri dans le *Discours responsif* entre des arguments qui reflètent réellement la pensée de Gohory, et d'autres qu'il n'avance qu'avec la plus mauvaise foi, n'hésitant pas parfois à se contredire pour les besoins de sa querelle. Le fait qu'il prenne ouvertement position « contre la nouvelle [médecine] paracelsique » doit être tempéré par l'anonymat relatif et par la faible diffusion de son libelle, de bien moindre ampleur (28 feuillets) et d'un bien moindre retentissement que son *Compendium*, car cette demi-obscureté est l'effet d'une démarche volontaire de sa part. Mais surtout, au-delà d'une querelle de personnes ou de priorité, cette prise de position est nettement dirigée contre le paracelsisme excessif, aux yeux de Gohory, d'un La Tourrette, et avec lui d'un Dorn, d'un Hassard ou d'un Bodenstein, car ce que combat Gohory en 1575, c'est bien moins Paracelse que les paracelsiens – ce en quoi il demeure en conformité avec l'un des aspects de son attitude de 1567. Gohory, en effet, n'est pas homme à se couler dans le moule de la pensée d'autrui – fût-ce dans celle d'un de ces « esprits sublimes à la recherche des secrets de nature » tels que Dieu, écrit-il ailleurs, en suscite toujours « par chacun siecle pour ne laisser perir si haute sapience par luy inspiree en peu de cerveaux d'elite » (174). Attaché comme il l'est aux lettres antiques, il répugne à les voir renverser par les épigones d'un homme qu'il révère en tant que mage issu d'une longue et vénérable lignée, mais certes pas en tant qu'iconoclaste vociférant contre Aristote, Galien et toute l'autorité médicale grecque, romaine, arabe et médiévale (175). Si Gohory avait vécu assez longtemps pour assister au procès de Roch Le Baillif (1578-1579), tout porte à croire qu'il y aurait à nouveau pris parti contre la médecine paracelsienne – ou qu'il aurait, à tout le moins, adopté dans cette nouvelle querelle une position moyenne, mais hostile au médecin normand (176). Son engouement durable pour Paracelse, qu'on serait tenté de qualifier de paracelsisme érudit si Gohory n'admirait pas davantage, peut-être, en Paracelse le disciple et le continuateur de Trithème plutôt que le fondateur d'une *medicina nova*, – cet engouement n'est en définitive, et ne peut se comprendre que comme l'une des diverses manifestations de sa fascination constante pour tous ceux qu'il reconnaît comme d'authentiques investigateurs des secrets de la nature, alchimistes comme Augurelli, mages comme Trithème ou Agrippa, auteurs de romans comme le *Poliphile*, les *Amadis* ou les « Rommans antiques », auteurs de philosophie morale et politique comme Machiavel lui-même,

loué par Gohory pour avoir révélé les secrets de l'homme-microcosme mieux que Pline ne l'a fait pour les secrets du grand monde (177).

Didier KAHN  
C.N.R.S.

## NOTES

(1) *Theophrasti Paracelsi Philosophiæ et Medicinæ Utriusque Universæ, Compendium, Ex optimis quibusque ejus libris : Cum scholiis in libros iii. ejusdem De Vita Longa, Plenos mysteriorum, parabolarum, ænigmatum. Auctore Leone Suavio I. G. P. Vita Paracelsi. Catalogus operum & librorum. Cum Indice rerum in hoc opere singularium*, Parisiis, in ædibus Rovillii, s.d. [1567]. Sur cet ouvrage, voir plus loin l'appendice bibliographique.

(2) *Theophrasti Paracelsi [...] Compendium*, Bâle : Pietro Perna, 1568 (assorti d'une réplique de Dorn et d'une autre de Perna aux attaques de Gohory) ; *Theophrasti Paracelsi [...] Compendium*, Francfort : Petrus Fabricius [Peter Schmid], 1568 (reprend l'éd. de Paris, non de Bâle). Cf. Karl Sudhoff, *Versuch einer Kritik der Echtheit der Paracelsischen Schriften*, I : *Bibliographia Paracelsica*, Berlin : G. Reimer, 1894, p. 156-158 et 162-163.

(3) Sudhoff, *Versuch*, I, p. 157 (30 exemplaires localisés). Sur la diffusion de cet ouvrage, voir plus loin l'appendice bibliographique.

(4) Pour Granvelle, cf. D. Kahn : « Les débuts de Gérard Dorn d'après le manuscrit autographe de sa *Clavis totius Philosophiæ Chymisticæ* (1565) », dans : Joachim Telle (Hrsg.), *Analecta Paracelsica. Studien zum Nachleben Theophrast von Hohenheims im deutschen Kulturgebiet der frühen Neuzeit*, Stuttgart : Franz Steiner Verlag, 1994 (*Heidelberger Studien zur Naturkunde der frühen Neuzeit*, Bd. 4), p. 59-126, spéc. p. 74-77. Pour Marguerite de France, voir plus loin l'appendice bibliographique.

(5) Cf. Sudhoff, *Versuch*, I, p. 577 (et p. 602 pour la rééd. de 1660) ; déjà signalé par Bowen (cf. n. 14), p. 351. Sur les rééd. allemandes, cf. John Ferguson, *Bibliotheca Chemica*, Glasgow : James Macle hose & Sons, 1906 (repr. Hildesheim-New York : Georg Olms, 1974), I, p. 439 ; rééd. Manget, Genève, 1702, I, p. 217-291, ici p. 275-276.

(6) *Discours responsif [...] contre la nouvelle Paracelsique. Par L. S. S.*, Paris : Jean de L'Astre, 1575. Sur cette édition, voir plus loin l'appendice bibliographique.

(7) Lynn Thorndike, *A History of Magic and Experimental Science*, V, New York : Columbia Univ. Press, 1941, p. 639-640.

(8) *Spiritual and Demonic Magic from Ficino to Campanella*, London : The Warburg Institute, 1958 (*Studies of the Warburg Institute*, vol. 22) ; trad. fr. : *La Magie spirituelle et angélique de Ficin à Campanella*, Paris : Albin Michel, 1988 (coll. « Bibliothèque de l'Hermétisme »), p. 87-93, 207-210.

(9) E.-T. Hamy : « Un précurseur de Guy de La Brosse. Jacques Gohory et le Lycium philosophal de Saint-Marceau-lès-Paris (1571-1576) », *Nouvelles Archives du Muséum*, 4<sup>e</sup> série, t. I (1899), p. 1-26, ici p. 25 : « Jacques Gohory s'est cru obligé de discuter certaines conclusions de cet ouvrage. La querelle est sans intérêt [...] »

(10) Enea Balmas : « Jacques Gohory traduttore del Machiavelli (con documenti inediti) », dans : E. Balmas, *Saggi e studi sul Rinascimento francese*, Padova : Liviana Editrice, 1982, p. 23-73 (déjà paru dans : *Studi Machiavelliani*, Verona : Palazzo Giuliani, 1972, p. 1-52), ici p. 49, n. 49 : « Gohory [...] commenta negativamente [...] le idee di Paracelso. » *Ibid.*, p.

52 : « [...] il trattato contro Paracelso [...] » Balmas commet un autre contresens de taille à propos du *Livre de la Fontaine perilleuse* édité et commenté par Gohory en 1572, dont il ne soupçonne ni la teneur alchimique, ni le fait qu'il s'agit d'un poème médiéval dont Gohory n'est que le commentateur (*ibid.*, p. 61-62). A l'évidence, il n'a lu que bien peu des œuvres de Gohory.

(11) *Ibid.*, p. 66-67 : « In tal modo avremmo l'indicazione che verso la fine della sua vita Gohory era tornato alle preoccupazioni medico-filosofiche (con una discreta componente cabalistico-alchimistica). »

(12) Hervé Baudry, *Contribution à l'étude du paracelsisme en France au XVI<sup>e</sup> siècle (1560-1580) de la naissance du mouvement aux années de maturité : le Demosterion de Roch Le Baillif (1578), étude suivie d'une édition critique et annotée*, thèse dactylogr., Université de Paris-X, 1989, p. 432-433, n. 55 : « Un an avant sa mort, survenue en 1576, Gohory aurait réfuté tout le paracelsisme dans le *Discours responsif* [...]. Le seul indice qui fonde cette attribution provient des initiales de l'auteur, L. S. S. Mais, si légitime soit-il de lire "Leo Suavius Solitarius", [...] pourquoi un tel revirement, et dans des termes auxquels Gohory ne nous habitue guère ? [...] Gohory illustrerait ici un cas nouveau de paradoxe dont la vigueur n'est pas sans rappeler celui d'Agrippa. » Ce sont ces lignes d'Hervé Baudry qui sont à l'origine de la présente recherche.

(13) Allen G. Debus, *The French Paracelsians. The Chemical Challenge to Medical and Scientific Tradition in Early Modern France*, Cambridge-New York-Melbourne : Cambridge University Press, 1991, p. 31.

(14) Willis Herbert Bowen, *Jacques Gohory (1520-1576)*, Ph. D. Thesis, Harvard University, Cambridge (Mass.), September, 1935 (630 pages dactylogr.), ici p. 378-379. Un exemplaire de cette indispensable thèse est consultable au Centre d'Études Supérieures de la Renaissance de Tours. Rappelons que seul Walker (cf. n. 8) en a mentionné l'existence, sans pour autant l'avoir utilisée (trad. fr., p. 208, n. 48).

(15) On complétera ces recherches en y ajoutant les résultats des excellentes analyses du *Compendium* déjà données par Lynn Thorndike (cf. n. 7), p. 636-639, puis par Hervé Baudry (cf. n. 12), spéc. p. 45-48, et par Allen Debus (cf. n. 13), p. 27-28. Aux yeux de ce dernier, Gohory ne saurait être considéré comme un paracelsien à proprement parler. Hervé Baudry, que Debus a connu trop tard, affine encore cette conclusion. Sur le contenu du *Compendium*, minutieusement décrit par Sudhoff (*Versuch*, I, p. 140-143), voir également la longue analyse de Bowen (cf. n. 14), p. 327-346.

(16) Sur Jean Chapelain, voir plus loin l'appendice bibliographique.

(17) *Theophrasti Paracelsi [...] Compendium*, éd. Bâle, 1568, p. 148-149 (déjà signalé par Bowen [cf. n. 14], p. 325, et par Walker [cf. n. 8], trad. fr., p. 90) : « Philosophiam vero abstrusam quam hic Paracelsus noster evoluit an involuit, neminem arbitror præter te medicorum ætatis nostræ, (Honoratum Castellanus collegam tuum libenter excipiam) vel suspicione solummodo attigisse. De qua ego sæpenumero cum illo sapientissimo Fernelio quandoque tecum disserui, non de ea quæ vel edictis legum vel bonorum virorum suspicione ulla perstringatur : sed ea, quæ sacrosanctam priscorum philosophorum vaturnque sapientiam a prophana multitudine alienam mysticis verborum involucris complectatur. »

(18) Bowen (cf. n. 14), p. 57 et 64.

(19) Sur Léonard Botal (1530-1587), dont la fortune paraît dater du temps (1560) où il devient médecin de Catherine de Médicis, puis de ses fils, voir l'excellent art. de E. Taccari dans le *Dizionario biografico degli Italiani*, XIII (1971), p. 350b-352a. Étienne Pasquier fut son avocat (Pierre Bayle, *Dictionnaire historique et critique*, 6<sup>e</sup> éd., I, Bâle : Jean Louis Brandmuller, 1741, s.v. "Botal"). Sur Honoré Castellan (œ 1569), outre la n. 16 ci-dessous en appendice, voir encore Éloy (cf. n. 16), I, p. 556-557, et surtout Pierre Brind'Amour, *Nostradamus astrophile. Les astres et l'astrologie dans la vie et l'œuvre de Nostradamus*, Ottawa-Paris : Presses de l'Université d'Ottawa / Klincksieck, 1993, p. 116, n. 30. Sur le

peu d'intérêt d'Ambroise Paré (c. 1517-1590) pour Paracelse, voir Allen G. Debus, *The Chemical Philosophy. Paracelsian Science and Medicine in the Sixteenth and Seventeenth Centuries*, New York : Science History Publications, 1977, I, p. 24. Paré devint premier chirurgien du roi entre 1561 et fin 1563 ou début 1564 (Ambroise Paré, *Œuvres complètes*, éd. J.F. Malgaigne, Paris, 1840-1841, repr. Genève : Slatkine, 1970, I, p. CCLXVIII). Sur sa position au sujet de l'antimoine, voir *ibid.*, III, p. 414, n. 1 et p. 465-467 ; voir aussi II, p. 745b, n. 1. Comme le rappelle Debus d'après Malgaigne, Paré semble ne citer que deux fois Paracelse (cf. *ibid.*, III, p. 345b).

(20) *Theophrasti Paracelsi [...] Compendium*, éd. Bâle, 1568, p. 149, à la suite du passage cité ci-dessus, n. 17 (déjà relevé par Bowen [cf. n. 14], p. 325-326, et par Walker [cf. n. 8], trad. fr., p. 90) : « At mihi onus hic incumberet satisfaciendi doctissimæ tuæ adversus Paracelsi opera disputationi, quam mecum coram subtilissimo collega Honorato & Ambrosio Pareo Archichirurgo in ædibus Leonardi Botalli Astensis insignis medici pariter regii, animi gratia instituisti : quum ille nos ad Comediæ Italicæ voluptatem liberali atquæ opipara cœna exciperet. Tu enim magna ratione contra me contendebas, non videri Paracelsum ex arte & methodo, medicinæ artem tractare, imo confuse, sparsim absque ordine multa congerere. » Quant à Castellan, Gohory rapporte p. 267 son opinion sur Paracelse : « Jam ut D. Honorato Castellano Regio medico (qui philosophiam cum eloquentia magna cum laude conjunxit) pro Parac. respondeamus, cujusquidem Chirurgiæ documenta mirifice laudat, de medicina dubitat, an nova instituta potuerit in lucem emittere, & temporis diuturni quodammodo experientia præscribere eorum peritiam. » Et Gohory répond (*ibid.*, p. 267-268) : « Quod si ea Paracelsus renovaret vel explicaret, quæ olim a priscis medicis vel philosophis essent jam tradita, posse illum aliquam fidem suis scriptis arrogare. Idcirco hic inseram de auro, quæ ab insignibus medicis multis ante seculis deducta sunt : in cujus usu medico (si rite paratur) maximum vitæ sanæ pariter longæque fundamentum uno omnes ore statuunt. »

(21) I[acques] G[ohory] P[arisien], *Instruction sur l'herbe Petum ditte en France l'herbe de la Royné ou Medicée : Et sur la racine Mechiocan principalement (avec quelques autres Simples rares & exquis) exemplaire à manier philosophiquement tous autres Vegetaux. Par I. G. P. Envie, d'envie, en vie*, Paris : Galiot Du Pré, 1572, fol. 9<sup>v</sup>. La première partie de cet ouvrage fut rééditée en 1580, la seconde en 1588. Voir Bowen (cf. n. 14), p. 593-595, et Frank Lestringant : « L'expérience d'André Thevet : empire de la cosmographie et refus de l'alchimie », *Alchimie et philosophie à la Renaissance* (cf. n. 26), p. 289-306, spéc. p. 301-306.

(22) Ce ne sera plus le cas en 1578, lors du procès de Roch Le Baillif (cf. n. 176). Plus généralement, sur la réception du paracelsisme en France, outre la thèse de Baudry (cf. n. 12) et l'ouvrage de Debus (cf. n. 13), je me permets de renvoyer à ma thèse en cours de rédaction : *Paracelsisme et alchimie en France (1567-1625). Les milieux, les réseaux, les querelles*.

(23) Sur Pierre Hassard, voir ci-après l'appendice bibliographique.

(24) *Theophrasti Paracelsi [...] Compendium*, éd. Bâle, 1568, p. 13 : « Libri quidem illi Chirurgiæ majoris anno præterito in manus meas inciderant Germanica lingua non a Paracelso scripti, e quibus magnam jam partem vertendam ab hominibus linguæ peritis curaveram. »

(25) Cf. la citation donnée ci-dessous, n. 61, *in fine*. Voir aussi plus loin, dans l'appendice bibliographique, la citation des p. 151-152 du *Compendium. Ibid.*, p. 234 : « At si podagra sit incorporata cum morbo Gallico, remedia hæc sunt Paracelsi ex libro Germanico quem vertendum mihi curavi. » *Ibid.*, p. 262 : « Incidit in manus meas libellus Paracelsi Germanicus de insania, qui mihi in linguam Latinam versus est [...]. » *Ibid.*, p. 308 : « Propter inauditatem rerum verborumque novitatem Paracelsus hic occasionem calumniæ veretur, ut in libellis suis Paramyricis : quos ego sermone Germanico conscriptos vidi, ubi legitur opus paramirum sed y græco scribi debet. » Sur un interprète parent de Gohory, susceptible de l'avoir aidé, voir l'appendice bibliographique.

(26) Walker (cf. n. 8), trad. fr., p. 91-93 ; Sylvain Matton : « Marsile Ficin et l'alchimie. Sa position, son influence », dans : J.-Cl. Margolin, S. Matton (éd.), *Alchimie et philosophie à la Renaissance. Actes du colloque international de Tours (4-7 déc. 1991)*, Paris : Vrin, 1993 (*De Pétrarque à Descartes*, LVII), p. 123-192, ici p. 158-159 et 172-175, pages essentielles pour une meilleure compréhension de ces aspects du *Compendium*.

(27) Pour la datation de *La grande, vraye & parfaicte chirurgie*, cf. Sudhoff, *Versuch*, I, p. 127. Pour la datation de la *Clavis* de Dorn, voir D. Kahn (cf. n. 4), p. 100.

(28) Sur Lamoral d'Egmont (1522-1568), voir Th. Juste, art. de la *Biographie nationale*, VI, Bruxelles, 1878, col. 490-509, ici col. 491 et 493.

(29) *La grande, vraye & parfaicte chirurgie*, Anvers : Guillaume Silvius, 1567, fol. A3v<sup>o</sup>.

(30) *Ibid.*, fol. A5v<sup>o</sup> (« Au lecteur ») ; de même dans la dédicace au comte d'Egmont, fol. A3v<sup>o</sup>.

(31) *Ibid.*, fol. A5v<sup>o</sup>-[A6]r<sup>o</sup>. Notons qu'en 1539, Pierre Hassard n'avait guère plus de 15 ans...

(32) *Ibid.*, fol. [A6]r<sup>o</sup>. Cette adresse au lecteur (fol. A4v<sup>o</sup>-[A8]r<sup>o</sup>) est datée « De Bruxelles ce x. jour de Juliet. ANNO 1566. ».

(33) *Ibid.*, fol. [A6]r<sup>o</sup>. Sur le médecin paracelsien Johannes Scultetus Montanus (1531-1604), le principal pourvoyeur de manuscrits de Paracelse lors de la grande édition Huser des *Bücher und Schrifften* (Bâle, 1589-1591, 10 vol.), avec lequel Jacques Gohory se trouve peut-être également en contact, cf. Joachim Telle : « Johann Huser in seinen Briefen. Zum schlesischen Paracelsismus im 16. Jahrhundert », dans : J. Telle (Hrsg.), *Parerga Paracelsica. Paracelsus in Vergangenheit und Gegenwart*, Stuttgart : Franz Steiner, 1991 (*Heidelberger Studien zur Naturkunde der frühen Neuzeit*, Bd. 3), p. 159-248, ici p. 216-219. Gohory mentionne Montanus dans le passage suivant (*Th. Paracelsi [...] Compendium*, éd. Bâle, 1568, p. 13) : « Petrus Hassardus in præfatione libri Chirurgiæ majoris attribuit illi libros in Philosophia 136. in medicina 70. in Theologia, Justicia, Politicia & Magia complures. Quorum plerosque jam Adamo a Bodenstein debemus, alios a Joan. Sculteto Montano propediem speramus. » On voit que la dernière partie de cette phrase pourrait ne dériver que du texte de Hassard. Il ne me paraît donc pas certain, contrairement à ce que semblait croire Sudhoff (*Versuch*, I, p. 141), que Gohory ait personnellement connu Montanus.

(34) *La grande, vraye & parfaicte chirurgie*, fol. A5v<sup>o</sup>.

(35) *Ibid.*

(36) *Ibid.*

(37) *Ibid.*, fol. [A6]r<sup>o</sup>.

(38) Pour une analyse rapide de la *Clavis*, voir D. Kahn (cf. n. 4), p. 82-89.

(39) Sur l'influence de Ficin sur la *Clavis* de Dorn, voir S. Matton (cf. n. 26), p. 156 ; D. Kahn (cf. n. 4), p. 84 et 95.

(40) *Theophrasti Paracelsi [...] Compendium*, éd. Bâle, 1568, p. 45 et 60. Voir D. Kahn (cf. n. 4), p. 75, n. 59 ; *ibid.*, p. 88 et n. 120.

(41) Les sept premiers sont nommés dans cet ordre par Gohory en 1571 dans la préface de sa traduction du *Trezieme Livre d'Amadis de Gaule*, Paris : Lucas Breyer, 1571, fol. ê2r<sup>o</sup>. Sur les amis parisiens de Gohory, voir Bowen (cf. n. 14), entre autres p. 41-44, p. 47-54 (« Friends at Paris »), p. 87-91, p. 341a-342 (Bowen note que Dorat est appelé « amicissimo viro » dans le *Compendium*, éd. Paris, 1567, p. 279 = éd. Bâle, 1568, p. 253), p. 483-484 (sur Baif ; cf. ci-dessous, n. 135, dans l'appendice bibliographique). Sur Claude Fauchet, voir plus loin, n. 25 dans l'appendice bibliographique. Sur Christophe de Thou (1505-1582), l'un des plus vieux amis de Gohory, cf. ci-dessous, n. 111. Les parents de Gohory étaient proches voisins des de Thou, vivant dans une maison adjacente à la leur (Bowen, p. 8-9). Le père de Gohory, Pierre Gohory, sieur de La Tour (c. 1490-1558), était lui-même procureur au Parlement de Paris, au moins depuis 1542 (Félix Aubert : « Recherches sur l'organisation du Parlement de Paris au xv<sup>e</sup> siècle (1515-1589) », *Nouvelle revue historique de droit français*

et étranger, 36 [1912], p. 52-132, 178-242, 309-369 et 473-547, ici p. 510-511, citant Arch. nat., X<sup>1a</sup> 1549, fol. 325, 2 août 1542). C'est sans doute lui qui avait déjà failli obtenir cette charge en 1535 (Marie-Louise Concasty, *Commentaires de la Faculté de médecine de l'Université de Paris (1516-1560)*, Paris : Imprimerie Nationale, 1964 [Collection de documents inédits sur l'Histoire de France, série in-4°], p. 245b-246a).

(42) Cf. *Theophrasti Paracelsi [...] Compendium*, à l'issue des scolies de Gohory (éd. Bâle, 1568, p. 334) : « Hæc ergo (lector) omnia non vincendi aut contradicendi, sed eruendæ veritatis studio in communem reipublicæ literariæ usum a me conscripta æqui bonique consule. »

(43) Voir Sudhoff, *Versuch*, I, p. 60-61. Mais le paracelsisme n'était guère parvenu à s'implanter en Italie. Voir à ce sujet Alfredo Perifano, *L'Alchimie à la cour de Côme 1<sup>er</sup> de Médicis : savoirs, culture et politique* (à paraître à Paris en 1996), fin du chap. III.

(44) Cf. n. 24.

(45) Johann Huser pensait que la version latine était exclusivement l'œuvre de Johannes Oporinus. Karl Sudhoff n'est pas de cet avis, mais n'exclut pas pour autant cette éventualité (Theophrast von Hohenheim, gen. Paracelsus, *Sämtliche Werke*, éd. K. Sudhoff et W. Matthiessen, 1<sup>ste</sup> Abt., III, Munich-Berlin : R. Oldenbourg, 1930, p. xxxii-xxxviii).

(46) Sur cette tradition, voir plus loin l'appendice bibliographique.

(47) Bâle : Gabriel Ringys, 1559. Cf. Karl Sudhoff : « Ein Beitrag zur Bibliographie der Paracelsisten im 16. Jahrhundert », *Centralblatt für Bibliothekswesen*, 10 (1893), p. 316-326 et 385-407, ici p. 318 ; Antoine Calvet : « Les *alchimica* d'Arnaud de Villeneuve à travers la tradition imprimée (XV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> s.). Questions bibliographiques », à paraître dans : D. Kahn, S. Matton (éd.), *Alchimie : art, histoire et mythes. Actes du 1<sup>er</sup> colloque international de la Société d'Étude de l'Histoire de l'Alchimie*, Paris : Universitas, 1995 (*Textes et Travaux de Chrysopœia*, 1). Cf. plus bas, n. 80.

(48) Rappelons que Gohory préparait un recueil d'*Animadversiones omnis generis antiquitatum*, qu'il n'acheva sans doute pas et qui sont perdues. Il les mentionne à plusieurs reprises, dans la préface à sa traduction du XIII<sup>e</sup> Livre d'*Amadis* (1571) et dans l'*Instruction sur l'herbe Petum* (1572). Voir Bowen (cf. n. 14), p. 386-388. Il publia par contre en 1573 des « Animadversiones Jac. Gohorii in Tit. Livii Lib. I. II. III. ab Urbe Condita » (dans : *Titii Livii Patavini Historiæ Romanæ ab Urbe Condita, Libri XLV. Quotquot ad nostram ætatem pervenerunt. Cum commentariis omnium interpretum ad explicationem locorum difficultium e regione insertis*, Paris : Jean Charron, 1573, 6 pages non numérotées après la p. 31 ; l'exempl. de la Bibl. Ste-Geneviève porte sur la p. de titre : Paris : Michel Sonnius, 1572, mais l'achevé d'imprimer porte le nom de Jean Charron *typographus* et la date du 10 juin 1573). Cf. Bowen, p. 477-485 et 599-600.

(49) René Perrot, malaisément identifiable, est manifestement un membre de la famille Perrot, à laquelle Gohory était apparenté : voir Bowen (cf. n. 14), p. 328 et p. 43-45 ; c'est peut-être lui que Gohory met en scène en 1571 dans sa trad. du XIII<sup>e</sup> Livre d'*Amadis* (cf. Bowen, p. 265-266). – L'épître de Gohory à Saint-Gelais de Lansac étant datée du 1<sup>er</sup> janvier 1567 (cf. n. 1 en appendice), je préfère l'étudier comme une addition, voire comme un correctif à l'ouvrage. Je n'y viendrai qu'à l'issue de mon analyse du *Compendium*.

(50) *Theophrasti Paracelsi [...] Compendium*, éd. Bâle, 1568, p. 3 : « Ambitiosis scriptoribus ætatis nostræ fastuosos Principibus consecrationes relinquamus, quibus tanquam ædium suarum frontispica exornent : his qui otio literarum delectati jam dudum ab eorum comitatu recessimus, magis decet ad eos nostra deferre, qui virtute præditii sunt, quam inanem gloriolam ex superba dicatione captare. »

(51) Voir Bowen (cf. n. 14), p. 65 et 84-85, citant l'épître liminaire du *Trezieme Livre d'Amadis de Gaule* (1571), fol. B3<sup>ro</sup>, et celle de l'*Instruction sur l'herbe Petum* (1572), fol. 1<sup>ro</sup> et 3<sup>vo</sup>.

(52) Voir les diverses dédicaces de leurs éditions et traductions dans Sudhoff, *Versuch*,

I, *passim*. Il faudrait recenser en une étude d'ensemble les princes qui favorisèrent, fût-ce de façon éphémère, la diffusion des œuvres de Paracelse dans les pays de langue allemande jusqu'à la grande édition de Huser, voire au-delà.

(53) *Theophrasti Paracelsi [...] Compendium*, éd. Bâle, 1568, p. 4 : « De hoc autem scriptore ut dicam quod sentio, nostro sæculo graviorem Medicum, subtiliorem Philosophum vidi neminem. »

(54) Sur la notion de *fœcunditas*, cf. par ex. Cicéron, *De oratore*, II, 88. *Theophrasti Paracelsi [...] Compendium*, éd. Bâle, 1568, p. 5-6 : « Quod ad librorum Paracelsi copiam attinet, audio a Germanis prope trecentos recenseri. O fœcunditas ingenii ! Quod ad operam ejus medicam & chirurgicam, præter quotidianarum ægritudinum curationes, Nurembergæ specimen præstantissimæ artis edere voluisse : oblatos e publico leprosos duodecim in pristinam valetudinem restituisse : rem quidem multorum fide majorem, iis tamen non incredibilem factu, qui considerant rara & inaudita illius remedia ex flore Cheiri & Anthos, arcano corallino, de essentia auri, mysterio Antimonii, & quamplurimis hujus generis, medicis vulgaribus ne nomine quidem adhuc notis. Quod si Regibus nostris artes gratæ essent, eas enim (ut ait Cicero) alit honor, omnesque ad studia accendimur gloria : quemadmodum Francisco magno Regi fuere, nec natura effœta est, nec regio nostra adeo sterilis ingeniorum, quin spes esset rerum maximarum atque utilissimarum (quas prisci Magi & Poetæ tantis involucris texerant) cognitionem nostris quoque temporibus, & veritatem tanquam e puteo Democriti erutam iri. Interea ego, ut tute scis, post longas peregrinationes scientiæ ergo susceptas, philosophi illius exemplo consumptis opibus, in hortis tandem suburbanis civitatis sæpe totus in rerum naturæ pulcherrimarum contemplatione conquiesco, quemadmodum & Iapix Virgilianus, qui quidem [§] *Scire potestates herbarum usumque medendi / Maluit, & mutas agitare inglorius artes* : [§] vel Menetes, cui [§] *Ars fuerat, pauperque domus, nec nota potentum / Munera, conductaque herbas tellure serebat*. » Cf. n. 138.

(55) *Ibid.*, p. 7 (*Præfatio Leonis Suavii de autoris vita et operibus*) : « Theophrastus Paracelsus ab Hohenheim in compluribus librorum inscriptionibus Eremita nuncupatur, necnon ab Erasmo Roterodamo, in epistola ad eum conscripta, quamquidem testem singularis illius doctrinæ hic inserendam judicavi. » Cf. W. A. Murray : « Erasmus and Paracelsus », *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, 20 (1958), p. 560-564.

(56) Est-ce le premier des trois livres *Von der Frantzösischen kranckheit* (Nürnberg : Friedrich Peypus, 1530), intitulé *Von der impostur der Artzney* ? Voir Sudhoff, *Versuch*, I, p. 10-11 et 457-458. Mais cf. aussi le *Imposturenbuch*, éd. Sudhoff (cf. n. 45), vol. VII des *Sämtliche werke*.

(57) Il s'agit de la *Prognostication auff xxiii. jar zukünfftig* (Augsburg : Heinrich Steyner, 1536), traduite en latin l'année même de sa parution ; cf. Sudhoff, *Versuch*, I, p. 26-30 et 407-408. Sur ce texte, cf. Marjorie Reeves, *The Influence of Prophecy in the Later Middle Ages. A Study in Joachimism*, Oxford : Clarendon Press, 1969, p. 455-457 (je remercie Mme Hélène Millet [CNRS] de cette référence).

(58) *Theophrasti Paracelsi [...] Compendium*, éd. Bâle, 1568, p. 7 : « Extat in Medicos liber ejus Labyrinthus Medicorum errantium. Extat in Chirurgos liber de Imposturis eorum, sed lingua tantum Germanica, quem audio ab homine Germano jam in Latinam converti : a cujus manibus habui prognosticon ejusdem xxiiij annorum, sub ænigmatibus quibusdam graves ærumnas universæ Europæ comminatus. Aliorum ejus librorum, quorum notitia ad me pervenerit, Catalogum vobis describam. » Gohory a donc entendu parler du traducteur du *De imposturis*, qu'il qualifie d'« Allemand » ; mais la version latine ne parut qu'en 1573, due à Josquin Dalhem qui venait de remplacer Gérard Dorn dans ce rôle auprès de Pietro Perna (cf. Sudhoff, *Versuch*, I, p. 249). Dorn avait cependant déjà traduit l'ouvrage (Sudhoff, *ibid.*, p. 245-248), dont A. von Bodenstein avait à l'avance annoncé la parution dès janvier 1567 (Sudhoff, *ibid.*, p. 145-146), ce qui s'accorde avec les dires de Gohory.

(59) Ce grief apparaît pour la première fois, à ma connaissance, chez Conrad Gesner,

*Bibliotheca Universalis, sive Catalogus omnium scriptorum locupletissimus*, Zürich : Christoph Froschauer, 1545 (repr. Osnabrück : Otto Zeller, 1966, avec l'*Appendix* de 1555), fol. 614v<sup>o</sup>, s.v. "Theophrastus Bombast" : « [...] De gradibus & compositionibus receptorum ac naturalium libros 7. Latine, ad Christophorum Clauserum nostrum, apud quem eos vidi manuscriptos, dictionibus & sententiis obscuris, barbaris, affectatis, ineptis. [...] » L'*Appendix Bibliothecæ* de 1555, fol. 173v<sup>o</sup> b 10, abrège cette notice (en particulier sa partie polémique) et se contente d'ajouter les *De morbo Gallico libri 3* parus à Francfort en 1553, « Germanici, obscure scripti ». Gohory ne pouvait ignorer ce grief : il renvoie lui-même à la *Bibliotheca* de Gesner, p. 12 du *Compendium*. Sur Gohory et les néologismes de Paracelse, cf. n. 94.

(60) *Theophrasti Paracelsi [...] Compendium*, éd. Bâle, 1568, p. 8 : « Magna præditum artis chymicæ peritia [Paracelsum] fuisse, ejus monumenta satis testificantur, rerum metallicarum traditionibus inspersa, quas ipse novo verbo Spagyricas appellavit. Verborum enim hac novitate delectatum se quoque hoc libello de Vita longa palam affirmat, qua prophanos arceret a lectione, sapientiæ autem alumnos alliceret. Quorum majorem partem ex ipsius interpretatione, ab aliis ejus libris petita, hic enucleabo. Nam, ut Augurellus cecinit, in iis artibus occultis : [§] – fari non omnia par est. [§] Itaque lib. ult. de Grad. scripsit Paracel. noster. [§] Atque isthæc quidem sunt magnalia illa, quibus ego haud injuria ex natura glorior, suntque horum adhuc etiam plura. » Sur l'étymologie du terme *spagyrie*, voir *ibid.*, p. 184.

(61) *Ibid.*, p. 20-22 (début du *Compendium* proprement dit) : « Natura in auro non potest procedere ultra 20. gradus puritatis : sed ars potest augere mirum in modum gradus naturales aureitatis, & aurum etiam perficere absque fraude. Et in his fere est finis naturæ atque artis. Sed ultimus gradus, in quem potest artis complementum cum omni naturæ potestate, est prorogatio vitæ usque in longum tempus. Sapientes enim huic se operi dederunt, excitati brutorum animantium exemplo tam vivacium, de quibus extat hoc Virgiliti epigramma. [...] Melius apud Plutarchum Phœnix, – Jovis alma propago / Quem decies vestro, Nymphæ, prævertitis ævo [en marge : *Plut. lib. de cessatione orac.*]. Hæc ex Hesiodo sumpta ostendit Plinius. Primus (inquit) de spacio & longinquitate vitæ aliqua prodidit, fabulose ut reor, multa de hominum ævo referens cornici novem nostras attribuit ætates, quadruplum ejus cervis, id triplicatum corvis. Et reliqua fabulosius in Phœnice ac Nymphis, in quibus notandum quod novissime canit de Hamadryadibus nymphis, ad cognitionem eorum quæ libro 4. de Vita longa scribit Paracelsus de Enochdianis immortalibus, de Nymphidica natura, de gestis Melosines, de laureo, Siconio, Hilemio, quorum nativitatem nec mortem naturalem nemo unquam neque deprehendit neque audivit. Ad quorum intelligentiam sunt primum statuenda fundamenta philosophiæ illius ad Athenienses, quam e lingua germanica mihi vertendam curavi. » – Sur G. A. Augurelli (c. 1456-1524), cf. Sylvain Matton, art. « Augurelli », *Encyclopédie philosophique universelle*, III : *Les Œuvres philosophiques*, Paris : PUF, 1992, t. 1, p. 405b-406a (avec bibliogr.) ; du même : « Marsile Ficini et l'alchimie » (cf. n. 26), p. 165.

(62) *Ibid.*, p. 10 : « Ibi [à Bâle] Frobenium typographum insignem morbo periculosissimo liberavit, de quo gratias agit Erasmus ille virtute & eruditione inclitus, òpemque in adversa valetudine implorat, cum testificatione luculenta raræ illius novæque in medendi arte peritiæ. Nova enim posuit artis fundamenta, veteraque diruit ac evertit Hippocratis & Galeni Græcorum, Avicennæ, Rasis, Mesuesque Arabum : maximamque partem remediorum ex officina metallica deprompsit, quemadmodum ex ejus scriptis cognosci potest. » Gohory s'inspire ici de la préface au *Paramirum* de Valentius Antrapassus Sileranus, qu'il traduit quelques pages plus loin (p. 15).

(63) *Ibid.*, p. 19 : « Ut ergo liber hic mirus (quatenus licet per jusjurandum Philosophorum) a me exponatur, in genere ea congeram, quæ ex autoris ejusdem variis libris excutere quodammodo legentis intelligentiam possunt : nemo enim mihi videtur melior esse interpres, quam ipse sui : nisi forte pauca inseram ex Rogerio Bachone Anglo, a quo Paracelsus videtur hausisse quamplurima : cum quo in omnibus reconditarum rerum opinionibus maxime consentit. »

(64) *Ibid.*, p. 20 : « Magiam eam probat, quæ conjungit una potestatem artis & naturæ, alia jure a Jurisconsultis damnata, ut lectiones improbatae : nequis hic aliam Theophrasto probari existiment. » On reconnaît ici l'allusion au célèbre ouvrage attribué à Roger Bacon, *De mirabili potestate artis et naturæ [...] libellus*, édité par Oronce Finé (Paris : Simon de Colines, 1542) et traduit en français en 1557 par Jacques Girard de Tournus (*De l'admirable pouvoir et puissance de l'art, & de nature*, Lyon : Macé Bonhomme, 1557).

(65) *Theophrasti Paracelsi [...] Compendium*, éd. Bâle, 1568, p. 160-169 (cf. *infra*, n. 82).

(66) Voir à ce propos Noel L. Brann : « Was Paracelsus a Disciple of Trithemius ? », *Sixteenth Century Journal*, 10 (1979), p. 71-82, qui détruit cette légende.

(67) *Ibid.*, p. 169 : « His itaque calumniis confutatis, & a capitibus summorum philosophorum in imperitissimos atque impudentissimos hostes literarum, detortis : solida mihi videntur jacta fundamenta disciplinæ Paracelsi, in confirmatione institutorum Tritemii quem præceptorem agnoscit, cujusque more abstrusa naturæ rerum miracula medicus sub humanæ vitæ prætextu, sicut Tritemius, velut Magus sub spirituum evocatione obumbravit. » Passage déjà relevé par Bowen (cf. n. 14), p. 340.

(68) Voir ci-dessus, n. 61, *in fine*. Gohory mentionne dès la p. 15 la *Philosophia ad Athenienses*, après avoir reproduit l'épithaphe de Salzburg : « In tractatu philosophiæ illius ad Athenienses (qui quidem plenus est mysteriorum magnorum, primorum, ultimorum, melosiniarum (verbotenus) [,] pyromantiarum [,] necromantiarum, chiromantiarum, &c. titulus est, Philosophia Theophr. Bombast ab Hohenheim Suevi Arpinæ Germani Eremitæ ad Athenienses. »

(69) *Theophrasti Paracelsi [...] Compendium*, éd. Bâle, 1568, p. 22 sq. : « Primum initium rerum appellat Mysterium magnum, ex quo vult omnia mysteria creata vel condita. Æternum esse causam eorum quæ videmus omnium, & esse conjunctum cum rebus caducis. Sed æternitatem esse incognitam nobis mortalibus unde pariter ignotus sit animæ ortus, adventus, discessus. Æterna esse nata non genita. Materiam illam primam esse imperceptibilem sensu, initium tamen omnium elementorum. Mysterium illud magnum tradere omnibus rebus sua mysteria generalia, & sicut diversa mysteria successiva non apparent in præcedentibus, sic omnia inesse in mysterio primo. Omnia creata simul eodemque tempore, esse in increato, sicut imago in ligno. Exemplum rude mysteriorum cerni in lacte, quod mysterium est casei, butyri, atque hujusmodi caseum esse materiam etiam vermium qui in ipso nascuntur. Terra nititur columnis archæ : aer est arca invisibilem, aqua Nympharum. Terra præbet thronum, aqua Turas, Aer samies : & sunt magnalia Dei. » Etc.

(70) *Ibid.*, p. 24-25 : « Hæc Paracelsus in sua mystica philosophia : quibus addemus, multa hujusmodi (ut magorum libros prætermittamus) reperiri in priscis autoribus, in Plutarcho, in Augustino de Civitate Dei, scilicet Auditum in sylvis Faunum personantem, Magnus Pan mortuus sub Christi mortem, de qua re Tyberius jussit diligenter inquiri, sub quo passum esse constat in Suetonio de Cæsare, cui apparuit quidam eximia forma in Rubiconis ripa, qui tuba classicum exorsus pertendit ad alteram. Alexander ab Alexandro in Diebus genialibus, libro 1. cap. 8. Tritonum duorum meminit, totidemque Nereidum. Tritonem priorem in melle ex ultima Mauritania & Oceani finibus ad Hispaniæ regulos allatum, & a Draconeto Bonifacio Neapolitano patricio visum : posteriorem in Epiro ad fontem jugis aquæ marinis ex undis perreptasse, indeque mulierem quæ aquatura venerat abrupisse, cum eaque concubuisse refert. Nereidem porro priorem a Theodoro Gaza in Peloponneso visam, atque ideo e littore sicco in mare iterum brachiis & cauda retractam : posteriorem vero a Georgio Trapezuntio conspectam esse ait : puellam nimirum eleganti forma undis extantem pubetenus, & quasi lasciviret subinde emergentem sommergentemque se, quoadusque se conspectam intelligens, haud amplius apparuit. At de Melosynis, invenio antiquitus Musas Melusas dictas fuisse, Palæphato autore. Est quoque apud Gallos Pictones illustris memoria Melusina Heroïnæ ditissimæ, cujus monumenta extant oppidorum & turrium celeberrimarum, Lusignani, Volventii, Molvantii, cujus gens patria atque origo incompertæ manserunt. [...] » Sur cette ques-

tion, voir notamment Kurt Goldammer, *Paracelsus in der deutschen Romantik*, Wien, 1980 (*Salzburger Beiträge zur Paracelsusforschung*, Folge 20), p. 89-113. En 1574-75, Gohory suggèrera une lecture alchimique du *Roman de Mélusine* de Jean d'Arras (c. 1390) dans sa préface au XIV<sup>e</sup> Livre d'*Amadis* (cf. n. 174).

(71) *Theophrasti Paracelsi [...] Compendium*, éd. Bâle, 1568, p. 32 : « Quum homo ex opinione sapientum antiquorum dicatur Microcosmus, impressiones mundi majoris comparat ægritudinibus hominis, quumque sit formatus de terra, accommodat illi per similitudinem omnes species mineralium : quibus etiam leviter erant usi medici humorales in humoribus suis. Itaque vitriolum, alumen, nitrum in corpore nuncupat, quodquidem constare statuit tribus tantum, sulphure, sale, liquore seu mercurio : ista tria a Chymicis mutuatus, maxime Ioanne Valentiano, qui tria hæc uno versu gallico copulavit in hanc sententiam. [§] *Unde manat sulphur, sal, oleum.* » Voir plus loin, dans l'appendice bibliographique, la teneur exacte du passage cité par Gohory. La doctrine des trois principes est encore exposée p. 34-35 du *Compendium*.

(72) *Theophrasti Paracelsi [...] Compendium*, éd. Bâle, 1568, p. 33 : « Medicos in suis quatuor humoribus (quod est artis eorum unicum fundamentum) valde hallucinari [...] Nullo per se insanabiles morbos, nec epilepsiam, nec hydropisim, &c. »

(73) *Ibid.*, p. 35 : « Duplices species corporum in unico physico corpore inveniuntur. Spiritus Olympicus, qui umbram avellit (in quo consistit ars Cabalistica) est astrum in homine : Elementa sunt matrices. »

(74) Voir par exemple les citations des notes 69 et 72.

(75) *Theophrasti Paracelsi [...] Compendium*, éd. Bâle, 1568, p. 43 : « *De receptis tincturarum.* [§] Jam tractandæ sunt ex herbis, lapidibus, & metallis, præcipue Paracelsi confectiones, quas ponam uti sunt jam aliquorum manibus contritæ, ut lectores tandem ab erroribus avocem Gerardi Dorn. & Hassardi. »

(76) *Ibid.*, p. 49 : « *Ratiocinatio in superscriptas Paracelsi confectiones a quibusdam perperam descriptas.* [§] Jam curaveram has compositiones tincturarum oleorum, &c. mihi e germanicis Theophrasti scriptis in nostram linguam convertendas : quando Hassardi & Gerardi Dorn. libri emererunt. Quibus ego maximas quidem gratias haberem, si non contenti nudis verbis, ea vel restituisset in integrum ubi manca erant vel mutila, aut ubi adeo erant obscura : quum Paracelso in arduis libuit tenebras offundere aliqua sua luce illustrassent. »

(77) *Ibid.*, p. 50-68 (commentaire des pages 43-49).

(78) *Ibid.*, p. 165 [recte : 156]-158. Cf. Sudhoff, *Versuch*, I, p. 60-61, 70-72, 142-143 et 157-158. Cf. aussi plus haut, la réf. de la n. 45.

(79) Dans sa première édition du *De vita longa* (1560). Cf. n. 43.

(80) Dans son *Isagoge* de 1559 (cf. n. 47).

(81) *Theophrasti Paracelsi [...] Compendium*, éd. Bâle, 1568, p. 8 : « Recte quidem Adamus, si sese intra præfantis cancellos continuisset, nec Venetiarum nunc Principi, postea Dominis Fucharis suam lapidis philosophici cognitionem veram & certam prædicasset : quam nunquam viri sapientes præ se tulerunt, suisque scriptis ostentationem hujusmodi damnaverunt. »

(82) *Theophrasti Paracelsi [...] Compendium*, éd. Bâle, 1568, p. 158-160 : « Quod siquis suscipere vellet adversus te Aristotelis defensionem de tribus principiis, quid tandem respondeas ? Nonne philosophi omnes Spagyrici materiam constituere & formam, quorum instituta & præcepta Paracelsus noster est palam insecutus ? Nonne confessi sunt omnes, veterem formam sublata novam protinus induci, ubi inclusa est tacite privationis necessitas ? Nonne hoc ipso libro approbat elementa quatuor, & ex eorum temperamento quintam essentiam ? At quæ videtur aliis in libris immutare, in alium sensum detorquet, quam tute mentis illius & cogitationis expers, opineris. Non omitam quod in Compendio de accidente secundum Paracelsum perstrinximus : non esse quidem capiendum ex peripatetica disciplina, sed potius ex Platonica vel academica, cui, omnis forma quæ inest materiæ magis accedere videtur ad

naturam accidentis quam veræ substantiæ: eamque melius dici fieri quam esse. Arnaldus item Villanovanus in paraphrasi Rosarii explicat tincturam esse accidens, quod advenit materiæ caducæ: ex quibus forma spagyrica resultat. Possunt autem lector[i] in his mysticis libris quædam impune propalari ad odorem rei arcanae velut frictione aut calore quodam excitandum, quamvis arcana præcepta detegi palam nefas sit. Ideo Sphinx statuebatur olim ab Ægyptiis pro foribus templorum, ut mysteriorum celandorum admoneremur. Ideo ferrum (videlicet forium & serarum) Hebræi dixerunt symbolum esse sapientum, & inde Græci Pallada fingi armigeram. Dionysius etiam Arcopagita mysteria censuit scripto tegenda, voce recludenda. Ideo Expositores Zoroastis Chaldæi, sicut ipse, ænigmatice loquuntur. Plato vere divinus de supremis substantiis Dion scripsit sub ænigmate. Sic Pythagoras pauca tantum quædam scripta Damæ filiæ moriens commendavit. Sic qui ex novissimis philosophis sapientiam occultam olfecerunt Alchindus Arabs, Rogerius Bacho Anglus, & Gulielmus Parisiensis filiis tantum doctrinæ scripserunt. At multi Herculis more, ut ait Plutarchus, irumpunt in sacra furiose. Sic nostris prope temporibus scripsit Joannes Trithemius Germanus Polygraphiam, licet clavibus quibusdam aperire simulaverit, quæ tamen paucis aditum præbent ad mysteria: Sic idem Steganographiam (opus ut ipse profiteri audent mirandum & laboriosum) quæ occultam scripturam significat, vir recondita eruditione insignis ut ejus monumenta testificantur: quemquidem Paracelsus noster lib. Chirurgiæ minoris doctorem philosophiæ libenter agnoscit: quem nuper etiam Cornelius Agrippa velut parentem venerabatur: Ad quem idem Imperator De quæstionibus arduis retulit quæ hodie extant 8. doctrinæ omnis plenissimæ. Quo magis miror Carolum Bovillum: eumque secutum Joannem Wierum lib. de Præstigiis dæmonum tanto furore in hominem integerrimæ vitæ, eruditionisque summæ esse debacchatos [...]. »

(83) Ceux que Gohory nomme ici « philosophes spagyriques » sont manifestement les alchimistes du Moyen Age, en particulier ceux dont je donne la liste ci-dessous (cf. n. 46 en appendice), tous tributaires de la théorie de la matière aristotélicienne. Cf. n. 60.

(84) Cette phrase vient, presque mot pour mot, de l'*Oratio de hominis dignitate* de Pic de La Mirandole: « Ex junioribus autem, qui eam [sc. magiam] olfecerint tres reperio, Alchindum Arabem, Rogerium Baconem et Guilielmum Parisiensem. » (*Opera*, éd. Eugenio Garin, Florence, 1942, p. 152-153).

(85) Cf. Johannes Trithemius, *Liber octo quæstionum, ad Maximilianum Cæsarem*, Francfort: Cyriacus Jacob, 1550. (1<sup>re</sup> éd. Oppenheim: Jakob Köbel, 1515.)

(86) Cf. n. 133.

(87) Fort bien vu par Baudry (cf. n. 12), p. 46. Le terme de *prisca sapientia* semble, dans le cas de Gohory, préférable à celui de *prisca theologia*. Cf. ci-dessus, n. 17, et *Theophrasti Paracelsi [...]* *Compendium*, éd. Bâle, 1568, fol. Y1v<sup>o</sup> (épître à L. de Saint-Gelais de Lansac): « Quod autem ad studiorum meorum genus attinet, postquam variarum artium flosculos decerpsi, raptus sum nescio quo meo fato ad investigationem rerum, quasquidem prisci sapientes cognitione complexi esse, sed quibusdam figmentorum involucris obtexisse perhibentur. Quorum e numero scripta sunt Theophrasti Paracelsi Germani philosophi & medici insignis: potissimumque inter ea libri IIII. de Vita longa, qui nuper in lucem prodierunt. »

(88) *Ibid.*, p. 170-334.

(89) *Ibid.*, p. 180-185. Cf. Jean Letrouit: « Dissolution de l'énigme de la Sibylle », à paraître dans les *Mélanges François Secret*.

(90) *Ibid.*, p. 187-188, 188-190, 191-198, 199-201, 201-212, 213-214, 218-225. Cf. p. 218: « Nunc ex collatione Trithemii in quæstionibus, enumerationem eorum ampliorem audietis, quo intelligatis discipulum Theophrastum ex magistro. » Et p. 224-225: « Tantum adjiciemus: eos qui ista omnia ad chymicam artem referunt: sic interpretari Mars & Venus in firmamento, id est, fermento exercentes cursum, id est regimen, accedentibus imaginatio-nibus, id est, spiritu particulari. In terris visibiles, id est, in calce: in aquis invisibiles, id est, in liquore dissolutivo ante coagulationem. Neque prorsus nymphæ, id est, non argentum vi-

vum tantum, quia sulphur est immixtum, quod terram subtilem continet, ut libro III. de Elementis duplatis. Hæc Tritemius : ex quibus via sternatur, ad cognitionem tam Steganographiæ ipsius, quam philosophiæ Paracelsi. »

(91) *Ibid.*, p. 226-250.

(92) *Ibid.*, p. 250-262 : *De vera magia carminibus & characteribus adversus Wieri aliorumque calumnias.*

(93) *Ibid.*, p. 288-296 : *De Phœnice & Basilisco, ad difficultates etiam Plutarchi & Hesiodi obiter extricandas, ex Plinio & ex Alberto Magno libris de Animalibus.* Une partie de cette digression a été traduite par Sylvain Matton : « Le phénix dans l'œuvre de Michel Maier et la littérature alchimique », dans : Michel Maier, *Chansons intellectuelles sur la résurrection du phénix* (1<sup>re</sup> éd. 1758), repr. Paris : J.-C. Bailly, 1984, p. 5-61, ici p. 24-26.

(94) *Ibid.*, p. 316-317 (étymologies), p. 320 [recte : 318]-327. Cf. p. 320 [318] : « Nunc qui ad magiam cœlestem non terrestrem hæc referenda existimant, audiunt magiæ illius veram ac naturalem rationem ex Maximo philosopho, mago, medico, Arabum sectatore. » Et p. 325 : « Hæc Arabum sectator sapientissimus, de cujus patria (quam nominare nequeo) non minor est hodie quam de Homericæ olim disceptatio. » Je n'ai pas su découvrir l'identité de cet auteur. Il ne s'agit du moins ni d'Artéphius, ni de l'auteur du *Picatrix*, car Gohory cite ailleurs l'un comme l'autre sans en faire tant de mystère (par exemple p. 201-212 pour Artéphius, p. 327 pour le *Picatrix*, que Gohory oppose à son *Arabicus philosophus*).

(95) Louis de Saint-Gelais (1513-1589), baron de La Mothe-Saint-Héraye, seigneur de Lansac et de Précý-sur-Oise, chevalier de l'Ordre de Saint-Michel, conseiller d'État, chevalier d'honneur de la reine Catherine de Médicis, surintendant de la Maison du roi et plus tard chevalier de l'Ordre du Saint-Esprit, avait été l'ambassadeur de Henri II à Rome auprès du pape Jules III en 1553 et 1554. A la fin de 1554, il fut remplacé par Odet de Selve (c. 1504-1563 ?), dont le secrétaire d'ambassade n'était autre alors que Gohory. C'est là que les deux hommes firent ample connaissance, car Gohory ne quitta Rome qu'en février 1556, et Saint-Gelais de Lansac n'en repartit qu'en 1557. Sur cette mission diplomatique de Gohory, voir Bowen (cf. n. 14), p. 54-64. Sur Saint-Gelais de Lansac, voir Helen et Barry Dwyer (eds.), *Index biographique français*, IV (London-Melbourne-München-New Jersey : K. G. Saur, 1993), p. 1907 b (renvoie principalement aux *Galeries historiques du Palais de Versailles*, t. 6-9, 1840-1848) ; P. Anselme de Sainte-Marie, *Histoire genealogique et chronologique de la Maison royale de France, des grands officiers de la couronne et de la Maison du Roy*, II, Paris : M. Guignat et Cl. Robustel, 1712, p. 1658 C ; Pierre de L'Estoile, *Registre-journal du règne de Henri III*, t. I (1574-1575), éd. Madeleine Lazard et Gilbert Schrenck, Genève : Droz, 1992 (*Textes littéraires français*, 420), p. 116, n. 14.

(96) Cf. n. 1 et n. 49.

(97) *Theophrasti Paracelsi [...] Compendium*, éd. Bâle, 1568, fol. Y2v<sup>o</sup> (toute cette épître est résumée par Bowen [cf. n. 14], p. 343-346) : « Tantum igitur duo testata hic velim, nec a me vetustam medicinam prorsus damnari, novæ hujus ostentatione, nec, licet perplexa prima facie interpretatio mea videatur, me tenebras pro luce offundere. »

(98) *Ibid.*, fol. Y2v<sup>o</sup>-Y3r<sup>o</sup> : « Arbitrantur qui judicio parum valent, si quid Paracelsus in Methodicos experientiam, si quid in Empiricos scientiam expertes invehatur, nulli medicorum generi omnino parcere, se solum atque unicum orbis terrarum medicum profiteri. Damnat enim ille medicorum vulgus tam theoricæ quam praxis imperitum : fingit, ut Xenophon imperatorem, ut Cicero oratorem perfectum, sic ipse medicum qui sit omni medendi laude cumulatus : qui Platonis atque Aristotelis philosophia ad universæ naturæ cognitionem, qui mathematicis quoque disciplinis imbutus sit, quique postremo ex Ægyptiorum & Arabum præceptis perceperit rerum etiam quæ sub ignem cadunt omnium varios apparatus. »

(99) Nicolas Le Grand (1520-1583) fut nommé médecin du roi après la mort de Fernel, en 1558 ; voir Concasty (cf. n. 41), p. 625a, p. 610a et *passim*. Voici ce que dit de lui La Croix du Maine (cf. n. 133), II, p. 163 : « Cettui-ci étoit l'un des plus doctes Médecins de

Paris, & avoit telle vogue & pratique, qu'il amassa une infinité de biens par son art & profession de Médecin : car j'ai entendu que l'inventaire de ses biens se montoit à deux cent mille écus. Je n'ai point su de ses compositions Françaises, sinon plusieurs consultations & receptes, non encore imprimées, & quant à ses Latines, j'en ferai mention autre part. » Hélas, les autres œuvres de La Croix du Maine ne nous sont pas parvenues : voir *Les Bibliothèques* (cf. n. 133), I, p. 13. Sur Jean de Gorris, voir A. Tétry, art. du *Dictionnaire de biographie française*, 16 (1982), col. 631-632 ; Éloy (cf. n. 16), II, p. 368-369 : « *Scévole de Sainte Marthe* parle très-avantageusement de lui : on peut assurer, dit-il, qu'il posséda parfaitement les deux choses nécessaires pour faire un excellent Médecin ; il savoit très-bien le Grec & il avoit une connaissance parfaite des secrets de la Nature. »

(100) *Ibid.*, fol. Y3<sup>ro</sup>-Y4<sup>ro</sup> : « Qualem vidimus nuper Joannem Fernelium (ut illius monumenta testantur) : qualem videmus hodie in regia Joannem Capellam Archiatrum, ejus successorem : qualem Honoratum Castellanum collegam : quales in hac quoque præstantissima civitate, tanquam in publico Europæ theatro Nicol. (re) Magnus & cognomine, Joannesque Gorræus (quos tibi notissimos esse arbitror) in omnium oculis versantur : quiquidem, ne quid sibi ad absolutam medicinæ peritiam deesset, nihil hujusmodi artium a se alienum esse vulerunt. Errat enim vehementer meo judicio, qui Hippocratem audet criminari, quo nullus in medicinæ scientia tot tantisque seculis extitit præstantior : errat qui Galenum interpretem paruifacit, hominem tanta ingenii artisque subtilitate, tanto rerum usu præditum. At si in natura necesse est, ut ait Cicero, æsolvi aliquid atque perfici, ad ipsorum forte ætatem laus medicinæ perfecta nondum fuit, ætas (ut inquit Fabius) posterior, priori amplius erudienda laboravit. Nec censendum est, nihil quicquam vel addi vel detrahi posse, imo vero ratio medendi, quæ illorum temporibus adolevit, si hodie a novissimis doctoribus consummata erit, nominabitur Sapientia. Theophrastum itaque nostrum laudare par est atque admirari, qui eam partem medicinæ tractavit maxime, quæ a superioribus medicis vel neglecta perperam, vel minime intellecta videbatur : nempe de endelechiis & quintis rerum essentiis, e quibus mira remedia ab Ægypto et Arabia profecta, Græcis Latinisque nova atque inusitata eliciuntur : quorum mihi nonnulla usu et experientia comperta sunt. »

(101) *Veneri, quod Leo (nescio quis) Suavius in Theophrasticos evomere conatur, pro-prium in pectus eius, per Gerardum Dorn Apologetica retorsio*, Bâle : Petrus Perna, 1568, à la suite du livre de Gohory, fol. [A1]<sup>ro</sup>-v<sup>o</sup> (passage cité et résumé par Bowen [cf. n. 14], p. 347-348). Dorn ignorait que l'usage du pseudonyme était une habitude chez Gohory.

(102) Cf. n. 17.

(103) Gohory était mort le 15 mars 1576. Sur les répliques de Bodenstein, cf. Sudhoff, *Versuch*, I, p. 154 (1568) et 273 (1575) ; Bowen (cf. n. 14), p. 348-349 et 350, n. 2. Sur celle de Pietro Perna, cf. Sudhoff, p. 157-158 (1568) ; Bowen, p. 348, n. 1. Perna et Bodenstein répliquèrent presque simultanément : Perna le 13 février (Bowen, p. 589), Bodenstein le 9 (Sudhoff, p. 154 ; Bowen, p. 349, n. 1). Sur la réplique de Pierre Hassard, cf. Sudhoff, p. 182 (1570) ; Bowen, p. 349. Sur les répliques de Dorn, cf. Sudhoff, *ibid.*, p. 157 et 162 (1568), p. 342 et 343 (1583) ; Bowen, p. 347-348. Voir enfin Johann Wier : « *Adversus Leonis Suavii calumnias* », dans son *Liber apologeticus*, publié en 1577 dans la 5<sup>e</sup> éd. du *De præstigiis dæmonum*, Bâle, ex Officina Oporiniana, col. 871-892 (6<sup>e</sup> éd. Bâle, 1583, col. 873-893 ; signalé par Thorndike [cf. n. 7], VI, p. 406, n. 47).

(104) *Instruction sur l'herbe Petum* (cf. n. 21), fol. 6<sup>ro</sup> : « Quant aux degrez d'icelle [l'herbe Petum] en qualitez elementaires de frigidité, humidité, chaleur ou secheresse, la discussion en sera reservee en autre lieu, à l'occasion de mon Paracelse, qui n'en maintient que deux seulement (contre les medecins qu'il blasonne Humoralistes) non plus que Plotinus, deux pareillement au ciel, la chaleur & l'humeur. » *Ibid.*, fol. 7<sup>vo</sup> (*De l'Eau distillee*) : « [...] car en la remetant [l'eau qu'on distille] sur son marc elle retire l'air : c'est à savoir une liqueur plus coulouree en jaune, & visqueuse : puis une plus rouge pour element du feu : & à la fin mundifie sa terre par separation du pur d'avec l'impur, jettant les feces damnees,

appelées par Paracelse *Caput mortuum*, c'est à dire & entendre, terre *Cui nihil tribuit Archeus*. » Voir encore ci-dessus la citation de la n. 21. La dédicace « A l'illustre seigneur Don Ian Francisque Caraffe, duc d'Arian » est datée du 1<sup>er</sup> juin 1572. Sur cet ouvrage, voir Hamy (cf. n. 9) et surtout Bowen (cf. n. 14), p. 353-378 ; du même : « The Earliest Treatise on Tobacco : Jacques Gohory's "Instruction sur l'herbe Petum" », *Isis*, 28 (1938), p. 349-363, ainsi que F. Lestringant (cf. n. 21). Sur le dédicataire, issu d'une illustre famille italienne dont un membre avait été pape (Paul IV, † 1559), et auquel Gohory avait déjà dédié l'année précédente sa traduction du *Prince* de Machiavel (*Le Prince de Nicolas Machiavel Secrétaire et Citoyen Florentin*, Paris : Robert Le Mangnier, 1571), voir Balmas (cf. n. 10), p. 53, n. 56 et Bowen (cf. n. 14), p. 168.

(105) « Cornue qui servait à la distillation de l'eau-forte » (Émile Littré, *Nouveau dictionnaire étymologique et grammatical de la langue française*, Paris, 1863-1877, s.v.). Littré renvoie à une citation d'Ambroise Paré. Cf. Frédéric Godefroy, *Dictionnaire de l'ancienne langue française*, Paris, 1891-1902, II, p. 397a.

(106) Cf. *Theophrasti Paracelsi [...] Compendium*, éd. Bâle, 1568, p. 139 (avec une formulation assez différente). Le commentaire de Gohory sur ce passage se trouve *ibid.*, p. 301-302.

(107) Il s'agit de Philippe Strozzi (1541-1582), colonel général de l'infanterie française, puis lieutenant général de l'armée navale (1581), fils du célèbre Pierre Strozzi, cousin de Catherine de Médicis, maréchal de France et athée notoire, lui-même mort en 1568 (cf. Henri Busson, *Le Rationalisme dans la littérature française de la Renaissance (1533-1601)*, Paris : Vrin, 1957, p. 519 ; *Nouvelle biographie générale*, t. 44, Paris, 1865, col. 560-561). Gohory les mentionne tous deux dans sa biographie de Machiavel, insérée en tête de sa trad. du *Prince* (1571), fol. [2]v<sup>o</sup> (signalé par Bowen [cf. n. 14], p. 90, n. 4).

(108) *Instruction sur l'herbe Petum*, fol. 9<sup>re</sup>. Le traité de Paracelse *Vom Holtz Guaiaco gründlicher heylung* est l'un des rares à avoir été publiés de son vivant (Nürnberg : Friedrich Peypus, 1529 ; n° 1 dans Sudhoff, *Versuch*, I, p. 4). Réédité en 1567, 1578, 1585, 1586 et au-delà, il ne fut jamais traduit en latin. C'est vraisemblablement un manuscrit allemand que Philippe Strozzi donna à Gohory.

(109) Voir la bibliogr. donnée ci-dessus, n. 104. J'emprunte cette localisation à Bowen, p. 83. Dans son testament du 25 mai 1572, édité par Bowen, p. 81-83, et par Balmas (cf. n. 10), p. 69-71, Gohory laisse entre autres à son fils naturel, Paul Gohory, « [...] ma maison où pend l'enseigne Saint Estienne en la grand rue du faulxbourg Saint Marceau », et à sa fille naturelle Sylvie, « la petite maison respondant sur la rue neufve Sainte Genevieve » (je cite d'après Balmas, dont la transcription paraît bien meilleure). Sur ce quartier, voir Jean-Pierre Babelon, *Paris au xvr siècle*, Paris : Hachette, 1986 (*Nouvelle histoire de Paris*), p. 254-256 (avec bibliogr.).

(110) Cf. n. 14.

(111) Sur cet épisode lié à l'assassinat de Ramus durant la Saint-Barthélemy, voir Hamy (cf. n. 9), p. 21-24 ; Bowen (cf. n. 14), p. 92-103 ; Balmas (cf. n. 10), p. 63-66. C'est à la mort de Gohory, en 1576, que la chaire de lecteur en mathématiques instituée par Ramus, dont Gohory avait bénéficié grâce à Christophe de Thou sous forme d'un poste d'historiographe du roi, fut briguée en vain par Guillaume Postel. Cf. Georges Weill et François Secret, *Vie et caractère de Guillaume Postel*, Milan : Archè / Les Belles Lettres, 1987, p. 140.

(112) Sur Alexandre de La Tourrette, voir ci-après l'appendice bibliographique.

(113) *Bref Discours des admirables vertus de l'or-potable : Auquel sont traictez les principaux fondemens de la medicine, l'origine & cause de toutes maladies, & quels sont les medicamens plus propres à leur guerison, & à la conservation de la santé humaine : Composé par le sieur de la Tourrete, n'aguieres President des generaux maistres des monnoyes de France*, Lyon : Pierre Roussin, 1575, puis Paris : Jean de L'Astre, 1575 (sur cette réédition, cf. n. 6 en appendice). Henri III, venu de Turin par Chambéry, fit son entrée à Lyon

le 6 septembre 1574. Il en repartit pour Avignon le 16 novembre, et ne regagna Lyon que du 19 au 22 janvier 1575 (Pierre Champion, *Henri III roi de Pologne (1574-1575)*, Paris : Grasset, 1951, p. 146-149, 163, 239 et 256).

(114) *Apologie de la noble et tres utile science d'Alchimie, tant contre ceux qui la blasment & contement, que aussi contre les faulsaies, larrons, & trompeurs qui en abusent*, dans : *Bref Discours...*, éd. de Lyon, fol. 24r<sup>o</sup>-47r<sup>o</sup>. Je ne citerai désormais que l'éd. de Lyon pour les traités de La Tourrette. Cf. fol. 25v<sup>o</sup> (épître dédicatoire) : « Or Monseigneur, d'autant qu'il vous a pleu quelquefois de communiquer avec moy sur aucunes particularitez de ceste science d'Alchimie : laquelle vous aimez, comme toutes autres choses gentiles & vertueuses, sans vous arrester au jugement du vulgue ignorant, qui la mesprise, tout ainsi comme le pourceau contemne les belles & precieuses margarites, j'ay pensé que vostre excellence ne prendroit en desdain ce petit present, que je luy fais de mon Apologie dessusdite, qui ensuit immediatement mon discours de l'Orpotable. Et ce pour tesmoignage de la bonne volonté, que j'ay de vous faire autre meilleur, & plus utile service à l'endroit, que vostre excellence, me jugera estre idoine, & digne de recevoir vos commandemens. A Lyon ce 15 de Janvier 1575. » Sur Jacques de Savoie, duc de Nemours (1531-1585), voir l'art. de Weiss dans Michaud, *Biographie universelle*, t. 30, p. 309a-310a, spéc. p. 309b.

(115) *Apologie*, fol. 25r<sup>o</sup>-v<sup>o</sup> (épître dédicatoire).

(116) *Ibid.*, fol. 46v<sup>o</sup>-47r<sup>o</sup>.

(117) *Bref Discours*, fol. 4r<sup>o</sup> (épître dédicatoire) : « Or ayant des pieç'a consideré toutes ces choses Sire, & depuis ma retraite conjoint à mes estudes la pratique manuelle, avec plusieurs belles experiences de ce que Dieu par sa bonté immense a voulu mettre en la nature pour le service de l'homme, j'ay trouvé entre autres la maniere de faire le vray Orpotable des anciens, avec conservation de sa pure essence, & vertu naturelle, sans y faire entrer aucun corrosif qui soit malfaisant au corps humain. »

(118) *Ibid.*, fol. 8r<sup>o</sup>-9v<sup>o</sup>. Voir fol. 8v<sup>o</sup>-9r<sup>o</sup> (après avoir contesté la doctrine des quatre éléments) : « Partant je dis pour ma principale maxime, que tous corps generalmente sont composez de trois choses diverses, & ayans leurs facultez ou vertus distinctes & separees : lesquelles trois choses estans bien conjointes & unies en droite proportion font un corps temperé. Ces trois premieres choses sont soulfhre, mercure & sel. Le soulfhre est l'huyile ou resîne du corps, qui contient en soy le feu de nature nourricier & conservateur de la vie. Le mercure est une simple & pure liqueur diffuse par tout le corps, & cause efficiente de la continuité d'iceluy, laquelle contient en soy l'esprit de vie. Le sel est comme l'ame, & moyen de conjoindre ensemble les deux extremes de l'esprit & du corps, à savoir du mercure & du soulfhre, ayant encore proprietiez naturelles de coaguler, purger, mundifier, & par consequent de conserver le corps en incorruptibilité : à cause de quoy aussi est appellé des Phisiciens le vray baulme de nature. » La Tourrette ne se prononce pas sur la filiation entre les quatre éléments et les trois principes : il se borne à remplacer purement et simplement la doctrine humorale par celle des trois principes.

(119) *Ibid.*, fol. 9v<sup>o</sup>-13r<sup>o</sup>.

(120) *Ibid.*, fol. 13r<sup>o</sup>-v<sup>o</sup> : « La question est de trouver tels medicamens si parfaicts & excellens, pour faire les operations dessus dites. Sur quoy j'affirme hardiment, qu'ils se peuvent trouver, & tirer avec industrie d'un chacun corps, soit animal, vegetal ou mineral, puis qu'ainsi est, qu'ils en sont tous composez selon nostre premiere maxime tres certaine & veritable : toutesfois plus prochainement des uns que des autres, & de plus grande efficace, & plus prompte operation des uns que non pas des autres, selon le degré de leur excellence [...]. La preuve de cecy est notoire à celuy, qui cognoit la nature, & les degrez differens d'entre les choses metalliques, & les animales & vegetales, qui sont les moindres en solidité, fixation & duree, consequemment aussi en vertus & puissances. [§] Par là se peut entendre l'excellence de ce tres noble & tres precieux metal Roy de tous les autres, qui est l'or en sa pureté [...]. » Cf. *Apologie*, fol. 34r<sup>o</sup> (à la suite du passage cité ci-dessous, n. 129) : « Combien que

plusieurs portans le nom & tiltre de medecins pensent n'avoir à faire de tout cela : parce que les mineraux metalliques, & autres ne leur sont en usage : ains seulement les vegetaux : & plus encores les ultramarins, que ceux là, qui croissent en nos regions de par deça. »

(121) *Ibid.*, fol. 15<sup>r</sup>°-17<sup>v</sup>°.

(122) *Ibid.*, fol. 14<sup>r</sup>°-v°. Voir par exemple ci-dessous, n. 144.

(123) *Ibid.*, fol. 17<sup>v</sup>°-23<sup>r</sup>°.

(124) *Ibid.*, fol. 19<sup>r</sup>° : « En quoy faisant avons aussi trouvé les trois manieres d'or potable jouxte ce, que le dessus nommé Paracelse nous a laissé par escrit en son livre de la cure & guerison des membres contractés, avec peu de paroles : mais en grands misteres, lesquels il n'est possible de comprendre sinon avec les experiences. » *Ibid.*, fol. 19<sup>v</sup>° : « Il y en a une autre & quatrieme maniere beaucoup plus excellente [*de préparer l'or potable*], que toutes ces trois, de laquelle il ne parle point audit livre des contractures, mais bien en plusieurs de ses autres livres : nommément en son livre de *Tinctura Phisicorum*, en sa *Pyrophilie*, au livre *De spiritibus planetarum*, és second & tiers livres *De vita longa* : de laquelle quatrieme maniere un seul petit grain peut faire transmutation soudaine, non seulement des metaux imparfaits, mais aussi des corps humains alterez de quelque maladie que ce soit, en purgeant l'un & l'autre de toutes leurs ordures & impuritez. Celuy qui la pourra trouver se peut bien assureur de la faveur & grace de Dieu, lequel ne la donne en tous temps, ne à tous ceux qui la cherchent : mais seulement à qui, & quand il luy plait : à fin d'en user bien & sagement à son honneur, & au profit du prochain en vraye charité. » *Le De tinctura phisicorum* pseudo-paracelsien avait connu sa première éd. en 1570 (Sudhoff, *Versuch*, I, p. 187-190). La *Pyrophilia*, titre donné par Dorn à sa trad. d'une série de textes de Paracelse (dont le *De contracturis*), avait paru en 1568 ; Dorn, comme nous l'avons vu, y répliquait encore à Gohory (Sudhoff, *Versuch*, I, p. 160-162). Le *De spiritibus planetarum*, qui parut en allemand sous ce titre latin en 1571 à Bâle, avait été traduit en latin par Dorn dès 1570, dans son *Aureoli Philippi Theophrasti Paracelsi [...] De summis Naturæ Mysteriis Libri tres* (Sudhoff, *Versuch*, I, p. 209-211 et 224-226).

(125) *Ibid.*, fol. 22<sup>v</sup>°-23<sup>r</sup>°.

(126) *Apologie*, fol. 26<sup>v</sup>°. Voir aussi fol. 44<sup>v</sup>°-45<sup>r</sup>° : « Et pour conclusion je dis encore ceste fois, qu'il n'y a science au monde (apres la sainteté theologie) qui soit tant necessaire, ny tant utile aux humains, qu'est ceste noble science d'Alchimie : à laquelle je convie tous gentils & vertueux esprits, qui ont devant les yeux la crainte de Dieu, l'amour du prochain, & leur honneur en bonne recommandation vers tout le monde. »

(127) *Ibid.*, fol. 27<sup>r</sup>°.

(128) *Ibid.*, fol. 28<sup>r</sup>°-33<sup>r</sup>°. Je n'ai pas identifié la source de La Tourrette. Le nombre et l'ordre des opérations "canoniques" de l'alchimie variait considérablement selon les auteurs. Par exemple, le pseudo-Geber (fin du XIII<sup>e</sup> s.) en reconnaissait sept (dans un ordre entièrement différent de celui de La Tourrette), tandis que la *Semita recta* faussement attribuée à Albert le Grand (début du XIV<sup>e</sup> s.) en reconnaissait neuf ; cf. Robert Halleux : « Albert le Grand et l'alchimie », *Revue des sciences philosophiques et théologiques*, 66 (1982), ici p. 77. Sur l'inauthenticité de la *Semita recta*, cf. William R. Newman : « The Genesis of the *Summa perfectionis* », *Archives internationales d'histoire des sciences*, 35 (1985), p. 240-302, ici p. 246-259.

(129) *Apologie*, fol. 33<sup>r</sup>°-v° ; cf. fol. 33<sup>v</sup>°-34<sup>r</sup>° : « Quant à moy, d'autant que je n'ay encore attenté si haute chose, je me deporteray pour ceste heure d'en parler plus avant : sinon qu'il me semble, & tien pour certain, que l'art peut grandement aider à la nature, tant pour luy achever ses intentions & desirs en toutes choses, comme aussi pour abreger le long temps, que ceste nature besognant seule requiert, pour les mener à fin. Ce que tres bien ont entendu & practiqué plusieurs desdits philosophes tant anciens que modernes : & par special le grand Theophraste Paracelse, comme il l'enseigne bien intelligiblement aux enfans de philosophie en son Apocalypse d'Hermes : & en plusieurs passages de ses autres livres. [§] Aussi mon

intention principale ne tend qu'à montrer, combien est utile & nécessaire la noble science d'Alchimie pour la médecine servant à la restauration & à la conservation de la santé humaine : puis que par icelle science nous sommes instruits, des moyens comment il faut préparer tous les simples, desquels nous voulons user, en les depurant & despoillant de leurs phlegmes superflus, ensemble de leurs terres feculentes, qui les empeschent de produire leurs vigoreuses actions. »

(130) *Ibid.*, fol. 33v<sup>o</sup>-26[recte : 36]r<sup>o</sup> (cf. plus haut, n. 120, *in fine*).

(131) *Ibid.*, fol. 26 [recte : 36]r<sup>o</sup>-38v<sup>o</sup>, et 38v<sup>o</sup>-44v<sup>o</sup>. C'est cette partie du livre de La Tourrette qui fascina le philosophe Gaston Bachelard (1884-1962) ; cf. Alain Mothu : « La pensée en cornue : considérations sur le matérialisme et la chymie en France à la fin de l'âge classique », *Chrysopæia*, 4 (1990-91), p. 307-445, ici p. 354-355.

(132) A titre d'exemple, voir *Discours responsif*, fol. 18r<sup>o</sup> : « [...] Là où il depaint Dieu un grand Alchimiste, luy attribuant indignement ce nom tant mesprisé & vilipendé : en quoy est repris grandement des sages Pantheus le Venitian en son livre de Voarchadumie, qui y adapte violemment toute la creation universelle du monde, du ciel, de la terre, d'Adam, Eve, &c. comme Raymond [Lulle] la naissance & mort de Jesus Christ en son testament, la passion duquel Flamel a pareillement pratiqué en ses Lames dorees avecques le Soleil & la Lune. Ce que Augurel a blasmé à bon droit en sa Chrysopée. »

(133) *Les Bibliothèques Françaises de La Croix du Maine et de Du Verdier*, éd. Rigoley de Juvigny, Paris : Saillant & Nyon, 1772, I, p. 15 (La Croix du Maine, notice sur Alexandre de La Tourrette) : « [...] auxquels livres Jacques Gohorry, Parisien, a fait réponse. » Du Verdier ne dit pas autre chose (*ibid.*, III, p. 280). Les trois initiales L.S.S. signifient : *Leo Suavius Solitarius*, ainsi que La Croix du Maine les décodait déjà (*ibid.*, I, p. 413, notice sur Gohory). On y reconnaît le pseudonyme *Leo Suavius* utilisé entre autres par Gohory dans son *Theophrasti Paracelsi [...] Compendium* (cf. Bowen, p. 39-40 et 265-266) ainsi que le surnom de « Solitaire » qu'il employa dans plusieurs de ses œuvres de la même époque, notamment en 1571, à l'issue de sa dédicace du *XIII<sup>e</sup> Livre d'Amadis* à Catherine de Clermont, comtesse de Retz, et peu de temps avant, dans sa dédicace autographe à Marguerite de France (cf. n. 4 en appendice). En 1572, il signa ainsi la préface de son édition du *Livre de la Fontaine perilleuse*, et en 1574 il donna, dans le recueil collectif *Gratulatorium Carmen amplissimorum virorum in reditum Enrici III. Regis Franciæ & Poloniae* (Paris : Gabriel Buon, 1574, fol. B4r<sup>o</sup>), une *Exhilaratio Solitarii* (cf. Bowen, p. 521).

(134) *Discours responsif*, fol. 13r<sup>o</sup> : « Mais je diray avec Lemnius Levinus en son livre des secrets de nature par moy traduit [...] », allusion transparente aux *Occultes merveilles et secretz de Nature [...] Par Levin Lemne Medecin Zirizeen, & nouvellement traduit de Latin en François, par I.G.P.* [Jacques Gohory Parisien].

(135) Sur la signature *P. L. S.*, voir plus loin l'appendice bibliographique.

(136) *Gallia Christiana*, XI, Paris, 1759, col. 834, n<sup>o</sup> XXIX : « Thomas Bohier dominus de Nazelles, &c. decanus Turonensis, Francisci Macloviensis & Egidii Agathensis episcoporum germanus, abbas & baro erat Bernaici 11 Martii 1575, id est 1576, in regestis Parlamenti Parisiensis [sic]. » P. Calendini, dans son art. du *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastique* (s.v. "Bernay", t. VIII, Paris : Letouzey et Ané, 1935, col. 812-815, ici col. 814), reprend les mêmes informations, mais avec la date du 11 mars 1577. Voir aussi pour la date approximative de sa mort, *Gallia Christiana*, XIV, col. 151, n<sup>o</sup> LVI. Sur François et Gilles Bohier, cf. P. B. Gams (éd.), *Series episcoporum ecclesie catholicae*, Regensburg : G. J. Manz, 1873, p. 478b et 618b. Voir aussi Moréri, *Le Grand dictionnaire historique*, s.v. "Bohier", et J.-X. Carré de Busserolle, *Dictionnaire géographique, historique et biographique d'Indre-et-Loire et de l'ancienne province de Touraine*, I, Tours, 1878 (*Mémoires de la Société archéologique de Touraine*, XXVIII), p. 267-268.

(137) *Discours responsif*, fol. 3v<sup>o</sup>-4r<sup>o</sup>.

(138) *Ibid.*, fol. 4r<sup>o</sup>. Cf. Gohory, *Instruction sur l'herbe Petum* (1572), fol. 5r<sup>o</sup>-v<sup>o</sup> : « [...]

desquels j'ay peuplé comme du present Petum masle & femelle & plusieurs autres rares Simples le jardin que j'ay nagueres acquis au faux-bourg saint Marceau lez Paris, où j'ay eleu le lieu de ma solitude, à l'exemple de Democrite, lequel apres ses peregrinations en Egypte, & autres regions pour apprendre les secrets mystiques de nature, choisit le sejour de sa contemplation en un jardin prez de sa ville d'Abdere, rejettant le maniment des affaires d'icelle : de façon que ses citoiens & parens l'estimerent estre devenu fol : comme aussi raconte Ciceron de Sophocles, que ses propres enfans vouloient faire mettre en curatelle : en telle opinion que me peuvent tenir aussi les miens, constituez és premiers magistrats de nostre Cité, pour avoir abandonné les deux Cours, tant celle du Prince que de la Justice. Or pour nous faire absoudre de cette mauvaise estime, nous produisons devant les Juges ce livret, traitant les singularitez de l'herbe Petum ou Medicée. » Cf. la citation de la n. 54. – Sur les fonctions et les devoirs des avocats au Parlement, voir Aubert (cf. n. 41), p. 498-508.

(139) Ce détail paraît indiquer que Gohory connaît directement ou indirectement son adversaire, car il n'est pas question de ce Du Lac dans les ouvrages de La Tourrette.

(140) Sur la position de Gohory à ce sujet en 1567, voir plus haut, n. 60.

(141) *Ibid.*, fol. 5r<sup>o</sup>-v<sup>o</sup>. Sur la position de Gohory en 1567 par rapport aux trois principes paracelsiens, cf. plus haut la citation de la n. 82.

(142) *Ibid.*, fol. 6r<sup>o</sup>-v<sup>o</sup>, adapté du *Theophrasti Paracelsi [...] Compendium*, éd. Bâle, 1568, p. 65.

(143) *Ibid.*, fol. 6v<sup>o</sup>-7v<sup>o</sup>. Sur l'antimoine chez Mattioli, voir Debus (cf. n. 13), p. 21-24. Gohory traite de l'antimoine dans le *Theophrasti Paracelsi [...] Compendium*, éd. Bâle, 1568, p. 56-64 et 300-305 [*recte* : 303]. Allen Debus, p. 31 de son livre, a mal compris le texte du *Discours responsif*.

(144) Gohory citait le *De conservanda juventute* sous le nom d'Arnaud de Villeneuve dans son *Compendium* (éd. Bâle, 1568, p. 268). Il écrit à présent dans le *Discours responsif*, fol. 8r<sup>o</sup> : « je dy ceux qui certainement sont de luy, comme *Speculum introductionum medicinalium, Breviarium, Antidotarium, De parte operativa, &c.* n'y comprenant toutefois celui que les presens discoureurs alleguent *De conservanda juventute, & retardanda senectute* : qui ne tient rien (sauf leur reverence) de sa methode ne de son style. » Gohory vise ici un passage où La Tourrette cite ce texte dans son *Bref Discours*, fol. 21v<sup>o</sup> ; La Tourrette empruntait en fait cette citation à Gohory lui-même, précisément p. 268 du *Compendium*. – Sur le *De conservanda juventute*, voir A. Paravicini Bagliani (cf. n. 46 en appendice). Sur les arguments employés par Gohory contre son authenticité, voir A. Calvet (cf. n. 47).

(145) Le passage de La Tourrette ici incriminé se trouve dans l'*Apologie*, fol. 31v<sup>o</sup>-32r<sup>o</sup>, mais n'a que peu de rapport avec ce qu'écrit Gohory. Quant au passage pseudo-lullien, il s'agit du dernier chapitre de la *practica del Testamentum novissimum*, dans Manget (cf. n. 5), I, p. 822a. Cf. Walter Pagel, *Paracelsus*, 2<sup>e</sup> éd. augm., Bâle ; Karger, 1982, p. 357.

(146) *Discours responsif*, fol. 9r<sup>o</sup>-10r<sup>o</sup>.

(147) *Ibid.*, fol. 11v<sup>o</sup>-12r<sup>o</sup> : « Puis que nous sommes desja tombez sur l'or duquel le dis-coureur magnifique icy les louanges par tesmoignages d'iceluy Arnaud ja recueilli diligemment par L. Suavius en ses scolies. Je trouve estrange & eslongné de raison qu'il le prefere si hardiment a toute autre medecine, veu qu'il y a beaucoup plus de conformité apparente pour le corps de l'animal, en l'animal & ce qui peult estre tiré de luy, plus de symbole & sympathie qu'au mineral qui en est tant eslongné en toute complexion, voire la medecine commune semble mieux fondée sur le vegetal, comme sur les herbes, sur la quinte essence du vin, que sur la nature metallique si dure ou si chargée de venenosité. »

(148) *Theophrasti Paracelsi [...] Compendium*, éd. Bâle, 1568, p. 268-272.

(149) *Discours responsif*, fol. 10r<sup>o</sup>-11r<sup>o</sup> : « Et quant au passage qu'ils alleguent, comme d'Arnaud au livre susdit De la conservation de jeunesse (qui n'est non plus de luy que le prochain de Regime de santé adressé au Roy d'Aragon) *Leo Suavius*, (qu'on dit estre Jaques Gohory Philosophe Parisien) en ses scholies, sur les livres *De vita longa*, de leur Paracelse,

le lit autrement. *Sed cui non est par est Sol de minera*, c'est à dire la medecine qui n'a sa pareille a retarder la vieillesse est le Sol [ou] Soleil de miniere, qui signifie l'or naturel tiré de sa mine & purifié comme il appartient. En quoy cet autheur quiconque soit, accorde bien avec Arnaud en son livre des vins disant, que pour la santé du corps humain, l'or a grande vertu & puissance, moyennant que ce soit le naturel créé de Dieu en terre, nompas le sophistic qui se fait par les Philosophes, combien qu'il soit vray or en substance & en couleur, neantmoins il est dangereux au corps de l'homme a raison des drogues corrosives qui sont entre les ingrediens de sa sophistication. »

(150) *Ibid.*, fol. 13<sup>v</sup>°-14<sup>r</sup>°.

(151) *Ibid.*, fol. 20<sup>v</sup>°.

(152) *Ibid.*, fol. 22<sup>v</sup>° : « En cette autorité se veoid quelle conformité il y a de l'or avecques l'homme, c'est à sçavoir quand il est reduit en la tierce dissolution, dont falloit que leur Paracelse l'eust quand il guerissoit les douze ladres [...]. »

(153) *Ibid.*, fol. 21<sup>r</sup>°-22<sup>r</sup>° = *Theophrasti Paracelsi [...] Compendium*, éd. Bâle, 1568, p. 275-276. Cf. *Quæstio an Lapis philosophorum valeat contra pestem*, dans : G. Gratarolo (éd.), *Veræ Alchemiæ artisque metallicæ, citra ænigmata, doctrina, certusque modus*, Bâle : Henricus Petri et Pietro Perna, 1561, II, p. 259-263. Voir aussi plus haut, n. 61.

(154) *Discours responsif*, fol. 23<sup>r</sup>°.

(155) *Ibid.*, fol. 25<sup>v</sup>°-26<sup>r</sup>°. Sur Bodenstein et les Fugger, cf. n. 80.

(156) *Theophrasti Paracelsi [...] Compendium*, éd. Bâle, 1568, p. 12. Cf. n. 60.

(157) *Discours responsif*, fol. 3<sup>v</sup>° (cf. la citation de la n. 137) : « En laquelle [*l'alchimie*] j'ay fait des frais & experiences sinon belles comme il vante les siennes, au moins bonnes & preparatoires à la grande œuvre [...]. » *Ibid.*, fol. 26<sup>r</sup>° (cf. n. 155) : « Et ne fault pas qu'il se die contraint d'en escrire le premier, veu que tout le fond de ce Discours (combien que tiré en autre sens) a esté long temps a traité par Suavius sur le livre De la longue vie de leur Paracelse [...]. » Voir aussi n. 147.

(158) Cf. n. 149.

(159) N'en prenons ici pour exemple que les reproches adressés à La Tourrette pour avoir délaissé les affaires publiques (cf. n. 138).

(160) Voir n. 142, 148, 149, 153.

(161) Cf. n. 144.

(162) Cf. la citation de la n. 140.

(163) Cf. n. 156 (pour 1567) et n. 155 (pour 1575).

(164) Cf. n. 71.

(165) Cf. la citation de la n. 82.

(166) Cf. les citations des n. 141 et surtout 146.

(167) Cf. n. 141.

(168) Cf. n. 62.

(169) Cf. n. 97.

(170) Cf. n. 100.

(171) Cf. n. 147.

(172) Cf. n. 143.

(173) Cf. n. 140 (les « inventions nouvelles du Suisse Paracelse ») et n. 154.

(174) J. Gohory : « Preface au lecteur, contenant exposition generale des chiffres des Rommans antiques », dans : Antoine Tyron [trad.], *Le Quatorzieme Livre d'Amadis de Gaule [...]*, Chambéry : François Poumar, 1575 (dédicace à Henriette de Clèves, duchesse de Nevers, datée du 13 décembre 1574), fol. [\*6] r°.

(175) Voir par exemple les invectives de Dorn et d'Eisenmenger contre les études classiques citées dans D. Kahn (cf. n. 4), p. 87, 97-98, 105-106 et 115.

(176) Sur ce procès, voir D. Kahn : « La Faculté de médecine de Paris en échec face au paracelsisme : enjeu et dénouement réels du procès de Roch Le Baillif », à paraître en 1996

dans les Actes du congrès de Bonn et Heidelberg, *International reception of Paracelsus in science, medicine and literature in the early modern times*, 15-17 juin 1995.

(177) *Le Prince de Nicolas Machiavel secretaire et citoyen florentin*, Paris : Robert Le Mangnier, 1571, épître dédicatoire, fol. a3v<sup>o</sup>-a4r<sup>o</sup> (déjà cité par Balmas [cf. n. 10], p. 54) : « Je ne m'estendray icy plus amplement à deduire les loüanges de nostre Machiavel assez loüé par ses euvres à la maniere que Terence conseille, *ornare munus verbis quantum poteris* : sinon à dire franchement qu'il me semble havoir beaucoup plus fait à nous descrire les secrets du Microcosme (ainsi appellé *l'homme* par les sages anciens) en ses humeurs divers, en toutes ses passions & fantaisies (surnommé par Lactance l'opifice de Dieu) que Pline n'ha fait en son histoire naturelle de tout le grand monde. Car l'homme par ce don de raison (que blasonne Horace *divinæ particulam auræ*) tient tant de subtilité qu'il frustre les influences celestes dominantes sur tout le globe inferieur, par son arbitre garny de liberte frustre l'art Physiognomique (de laquelle j'ay un livre antique attribué à Aristote commenté par un Arabe) suivant le proverbe *fronti nulla fides*. Voire est escrit que le sage domine sur les astres. Or de tous les auteurs que j'ay veu en diverses langues, j'estime qu'il ne s'en trouvera point qui ayt basty comme un art de l'anatomie interieure des meurs humaines : ainsi qu'il vous apparoistra (Monseigneur) & à tous ceux qui par vostre moyen joiüront de la lecture de ces livres. » – Sur les lectures alchimiques de romans médiévaux par Gohory, voir Wallace Kirsop : « L'exégèse alchimique des textes littéraires à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle », *XVII<sup>e</sup> siècle*, 120 (1978), p. 145-156. Sur son interprétation alchimique « centripète » du *Songe de Poliphile*, voir Gilles Polizzi : « La fabrique de l'énigme : lectures "alchimiques" du *Poliphile* chez Gohory et Béroalde de Verville », *Alchimie et philosophie à la Renaissance* (cf. n. 26), p. 265-288, aux références duquel on ajoutera toutes celles, oubliées, de la « Preface au lecteur, contenant exposition generale des chiffres des Rommans antiques » de 1574-75 (cf. n. 174). Sur les positions de Gohory replacées dans le contexte de la querelle française autour des *Amadis*, voir Marc Fumaroli : « Jacques Amyot and the Clerical Polemic Against the Chivalric Novel », *Renaissance Quarterly*, 38 (1985), p. 22-40, spéc. p. 36-40.

## APPENDICE BIBLIOGRAPHIQUE

### a) L'édition de Paris du *Theophrasti Paracelsi* [...] *Compendium* (cf. n. 1) :

Sur l'éditeur Philippe Gaultier, dit de Roville (c. 1534-c. 1569), à ne pas confondre avec son oncle Guillaume Roville, de Lyon, dont il fut l'apprenti, cf. Philippe Renouard, *Répertoire des imprimeurs parisiens*, Paris : Minard, 1965, p. 165 ; Jules Baudrier et al., *Bibliographie lyonnaise*, Lyon, 1895-1921 (12 vol.), repr. Paris, 1963 (avec tables revues par J. Tricou), IX, p. 1-13.

Sur la datation du *Compendium*, cf. Karl Sudhoff, *Versuch einer Kritik der Echtheit der Paracelsischen Schriften*, I, Berlin : G. Reimer, 1894, p. 143 (l'épître de Gohory à Jean Chapelain en tête de ses scolies au *De vita longa* est elle-même datée du 1<sup>er</sup> juillet 1567 : voir Sudhoff, *ibid.*, p. 142). Willis Bowen (cf. n. 14), p. 321, n. 3, proposait de dater l'ouvrage de 1568, considérant que l'épître de Gohory à Louis de Saint-Gelais de Lansac par quoi s'achève le *Compendium*, non paginée, qui porte la date du 1<sup>er</sup> janvier 1567, devait s'entendre comme datant en réalité de 1568 n. st. On peut objecter à cet argument : 1<sup>o</sup> que l'adoption du nouveau style en France, quoique lente et progressive, avait été ordonnée par Charles IX dès le 4 août 1564 (art. 39 de l'édit de Roussillon) ; 2<sup>o</sup> qu'en suivant jusqu'au bout le raisonnement de Bowen, il faudrait dater non de 1568, mais de 1569 n. st. la rééd.

bâloise du *Compendium*, chose absurde (cf. n. 103), et ce contre Sudhoff, ce dont Bowen s'est bien gardé ; 3<sup>o</sup> que la place de l'épître à Saint-Gelais de Lansac est en réalité mouvante dans l'éd. de Paris (cf. Sudhoff, *Versuch*, I, p. 140) : tantôt en tête du volume, tantôt après le *Compendium* proprement dit (donc après la p. 80), tantôt en fin de volume comme dans l'exemplaire de la BNF (cote : 8<sup>o</sup> T<sup>25</sup>. 22) ; on la retrouve en fin de volume dans l'éd. de Bâle, en tête dans l'éd. de Francfort.

**b) La diffusion du *Theophrasti Paracelsi [...] Compendium* (cf. n. 3) :**

Outre les trente exemplaires de l'éd. de Bâle recensés par Sudhoff, j'en connais encore un conservé à la Bibl. municipale de Besançon (D. Kahn [cf. n. 4], p. 80-81 et n. 92), un autre à la Bibl. Interuniversitaire de Médecine de Paris (cote : 33423), un autre à la Bibl. Sainte-Geneviève (cote : 8<sup>o</sup> T. 1740 ; signalé par Bowen [cf. n. 14], p. 588), un autre encore à la Bibl. de l'Arsenal (cote : 8<sup>o</sup> S. 12688 ; cf. R. Edighoffer, A. Faivre, et M. Lefèvre, cat. exp. *Paracelse et les siens*, plus loin dans le présent volume) et trois dans des bibliothèques américaines (*National Union Catalog*, vol. 440, p. 600c). Contrairement à ce qu'avance Sudhoff et à ce que j'ai moi-même affirmé ailleurs (D. Kahn [cf. n. 4], p. 65, n. 28), la BNF ne possède pas d'exemplaire de l'éd. de Bâle. Je détiens pour ma part une photocopie d'un exemplaire passé en vente publique à Paris en 1988.

Aux six exemplaires de l'éd. de Paris recensés par Sudhoff, *Versuch*, I, p. 140, il faut encore ajouter celui de la Harvard Univ. Library (Cambridge, Mass.) dont W. Bowen reproduit la page de titre entre les p. 586 et 587 de sa thèse (cf. n. 14), cinq autres exemplaires localisés dans des bibl. américaines (*National Union Catalog*, vol. 440, p. 600c), ainsi que les deux exemplaires de la Bibl. Interuniv. de Médecine de Paris (cotes : 33422 et 71723).

Si l'on y ajoute les neuf exemplaires de l'éd. de Francfort signalés par Sudhoff (*ibid.*, p. 163), on obtient un total provisoire, pour l'ensemble de ces trois éditions, d'au moins 61 exemplaires connus (14 pour l'éd. de Paris, 38 pour celle de Bâle, 9 pour celle de Francfort), sans préjuger de ceux qui se trouvent dans d'autres bibliothèques de Paris, de province et de l'étranger.

**c) Jacques Gohory et Marguerite de France (cf. n. 4) :**

Enea Balmas donne, p. 51 de son étude (cf. n. 10), le texte d'une dédicace manuscrite autographe de Gohory à Marguerite de France figurant dans l'exemplaire du *Mellange d'Orlande de Lassus, contenant plusieurs chansons, tant en vers latins qu'en ryme françoise* (Paris : Adrien Le Roy et Robert Ballard, 1570) conservé à la Biblioteca Nazionale Universitaria de Turin (cote : Ris. Mus. IV, 28-30). Gohory y déclare avoir demandé à Roland de Lassus d'envoyer à Marguerite, outre le *Mellange* lui-même, « un autre mien livre de Philosophie et Medecine differente de la vulgaire : Pour tesmoignage renouvelé de mon ancienne servitude » ; il ne peut s'agir que du *Compendium*. L'existence, mais non le texte de cette dédicace était déjà signalée par Bowen (cf. n. 14), p. 523 n. et 598-599. Dès 1552, Gohory avait dédié à Marguerite de France sa traduction du *Dixiesme Livre d'Amadis de Gaule* (Paris : Étienne Groulleau, 1552) ; il signalait alors à Marguerite « la cognoissance sacrée des secretz de nature » dissimulée dans les fictions de l'*Amadis* et, plus généralement, dans les fables et romans tant anciens que modernes (cf. D. Kahn : « Littérature et alchimie au Moyen Age : de quelques textes alchimiques attribués à Arthur et Merlin », dans : *Le Crise dell'Alchimia / The Crises of Alchemy*, actes du colloque de Lausanne [8-10 nov. 1993], à paraître dans *Micrologus*, 4 [1995], ici n. 98). Ajoutons que Marguerite de France a peut-être possédé une copie manuscrite de *La Complainte de Nature* de Jean Perréal, œuvre dédiée à son propre père, François I<sup>er</sup> (*ibid.*, n. 110).

**d) La publication du *Discours responsif* (cf. n. 6) :**

Ce texte fait suite au *Bref Discours des admirables vertus de l'or-potable* et à l'*Apologie de la noble et tres utile science d'Alchimie* de La Tourrette, réimprimés pour l'occasion en deux paginations distinctes, de façon peu soignée, l'ensemble constituant un volume in-16° de 32 + 36 + 28 = 96 feuillets (cotes BNF : Te<sup>131</sup>. 6 A [*Bref Discours* et *Apologie*] et Te<sup>131</sup>. 7 [*Discours responsif*]). Les traités de La Tourrette avaient été initialement publiés à Lyon la même année, « Imprimé[s] par Pierre Roussin, pour ledict Sieur de la Tourrette », en un vol. in-8° de 48 feuillets (*l'Apologie* commençant au fol. 24), en pagination continue (cote BNF : 8° Te<sup>131</sup>. 6). Le cas est peut-être comparable à celui de la réédition bâloise du *Theophrasti Paracelsi [...] Compendium* : la réédition parisienne chez Jean de L'Astre serait une contrefaçon de l'éd. lyonnaise visant à profiter de son éventuel succès, où Gohory, tel Dorn en 1568, aurait inséré sa réplique. Aucune des éditions ne porte de privilège.

**e) Le médecin Jean Chapelain (cf. n. 16) :**

Sur Jean Chapelain, qui succéda à Jean Fernel (c. 1497-1558) dans la charge de premier médecin du roi et la conserva jusqu'à sa mort, survenue le 5 décembre 1569 au siège de Saint-Jean-d'Angély, voir BNF, ms. fr. 7856, fol. 1321 ; Louis Dulieu : « Honoré Castellan, médecin des grands au XVI<sup>e</sup> siècle », *Monspeliensis Hippocrates*, 24 (1964), p. 3-5, ici p. 4, n. 2 ; Jacques-Auguste de Thou, *Historiarum sui temporis Tomus secundus*, liv. XLVI (signalé par Pierre Champion, *Charles IX. La France et le contrôle de l'Espagne*, t. I : *Avant la Saint-Barthélemy*, Paris : Bernard Grasset, 1939, p. 235, n. 4), éd. de Londres : Samuel Buckley, 1733, p. 749 ; trad. fr. : *Histoire universelle de Jacques-Auguste de Thou*, t. IV, Bâle : Jean Louis Brandmuller, 1742, p. 242-243 : « Il mourut à ce siège deux hommes célèbres, aussi unis par l'amitié qu'ils l'étoient par leur profession, & qui avoient presque toujours demeuré dans une même maison, tant à l'armée qu'à la Cour. Ce furent Jean Chapelain & Honoré Castellan, premiers Médecins du Roi & de la Reine, riches l'un & l'autre, mais par la libéralité des Princes qu'ils servoient, & non par les gains sordides qui déshonorent la plupart de ceux qui exercent cette profession. Le plus riche des deux étoit Chapelain : car outre les bienfaits du Prince, il avoit eu de grands biens de son pere. Tous les troubles de la Cour ne l'arracherent jamais à ses livres : il en avoit un grand nombre, sur lesquels il avoit fait des notes très-sçavantes & très-judicieuses ; il les laissa en mourant dans sa magnifique bibliothèque ; mais ils se sont perdus ou dissipés pendant les troubles de Paris : vraye perte pour les lettres et pour la République ! Comme ces deux illustres amis avoient toujours vécu ensemble, ils moururent aussi en même tems, dans la même maison & de la même maladie, qui avoit quelque chose de contagieux, & qui, malgré les remedes, emporta bien du monde. » Voir aussi N. F. J. Éloy, *Dictionnaire historique de la médecine ancienne et moderne*, Mons : H. Hoyois, 1778, I, p. 592-593.

**f) A propos de Pierre Hassard (cf. n. 23) :**

Pierre Hassard (ou Haschaert), originaire d'Armentières (c. 1524-ap. 1583), très attaché à l'astrologie, parcourut le nord de l'Europe entre 1539 et 1544, puis exerça la médecine à Louvain (1552), Bruxelles et Liège. Outre ses traductions de Paracelse, il publia un traité sur le mal français où il prônait l'usage des infusions de gaïac et se situait en accord avec Paracelse (*Morbi Gallici Compendiosa Curatio. Authore Petro Haschardo Insulano Medico Chirurgo*, Louvain : Johann Waen Schot, 1554, spéc. fol. [A5]<sup>v°</sup>-[A6]<sup>r°</sup>), diverses *Prognostications* et autres traités d'astrologie, une traduction flamande d'Hippocrate (1565) qui ne connut pas moins de dix éditions, et laissa manuscrites des *Chroniques de Flandres abrégées* (ce qui n'est pas sans rappeler le cas de Gohory). Cf. Victor Vander Haeghen, art. de la *Biographie nationale*, VIII, Bruxelles, 1884-1885, col. 744-746. Sur Pierre Hassard paracelsien, cf. Robert Halleux : « Helmontiana », *Mededelingen van de Koninklijke Academie voor*

*Wetenschappen, Letteren en Schone Kunsten van België. Klasse der Wetenschappen*, 45, n° 3 (1983), p. 35-63, ici p. 45-47.

C'est dans son *Clypeus astrologicus adversus flagellum Francisci Rapardi Brugensis medicum [...] cum declaratione & approbatione utilitatis Astrologiæ, & confutatione Argumentorum ejus* (Louvain : Antoine Marie Bergagne, 1552, fol. [D4]v<sup>o</sup>-[D5]v<sup>o</sup>) que Pierre Hassard parle de Paracelse pour la première fois : « Quemadmodum noster hic monstrosus medicaster, qui coram simplicibus jactat se posse dentes etiam senibus & decrepitis restituere aliquo sibi peculiari medicamento (deleterio fortasse) quod dicit ab Italia secum attulisse, debuisset potius dixisse, ab Indis, vel Turcis, aut Judæis, nam vulgus majorem adhibuisset ei fidem, tale enim est, delectatur rebus in auditis & peregrinis, quibus fere spem suæ salutis committit. Etsi non imus inficias fuisse superioribus annis apud Germanos virum doctissimum Teophrastum Paracelsum doctorem medicum (cujus plura penes nos sunt monumenta) qui talia moliebatur, videlicet restituebat leprosos & elephantiacos : sanabat absque incisione cancos, et lupos : ulceribus & vulneribus medebatur brevissimo tempore, adhibito aliquo (quod composuerat) oleo, vel potione aliqua ut simplici pulvere. [§] Vidimus Reveliæ quoque in Livonia ab hinc annis XI [*i.e. en 1541 !*] quendam medicum vere philosophum, Paracelsi discipulum, qui tale habebat oleum, ut spatium trium dierum omnia vulnera simplicia, quamvis profunda, curabat. Epilepticos unica potione liberabat, & in omnibus aliis affectibus ei cuncta optime succedebant. [...] Siquidem ipse Paracelsus ubique rejicit illos, qui medicinam absque astrologia aggrediuntur, tanquam porcos in vineam nostri Salvatoris irumpentes, imo vetat, ne quis absque illius perfecta cognitione tentet medicamentum aliquod secundum suas demonstrationes componere. »

L'exemplaire de la BNF manque en place. On peut consulter celui de la Bibliothèque Mazarine.

#### **g) Un parent de Jacques Gohory lui servit-il d'interprète pour la langue allemande ? (cf. n. 25)**

Enea Balmas (cf. n. 10), p. 28 de son étude, n. 12, évoque parmi divers documents inédits sur les Gohory découverts aux Archives nationales « il testamento di Jean, che si auto-definisce "secrétaire interprète du Roi en la langue germanique", con il quale questo curioso personaggio, autore di una interessante relazione di viaggio sui paesi dell'Europa centrale, nomina François Gohory, unitamente al Presidente Claude Fauchet e all'avvocato Senneton, suoi eredi universali (25 settembre 1573 ; Insinuations, Y 115, f. 16 r) ». Cette note appelle trois commentaires :

– François Gohory (1532-1592), qui succéda en 1568 à Florimond Robertet dans la charge de notaire et secrétaire du roi et devint plus tard conseiller du roi et receveur général des finances, était l'un des frères de Jacques Gohory (c'était aussi un ami de Pierre de L'Estoile, qui mentionne son enterrement le 19 novembre 1592 ; voir Balmas, p. 27-28 et Bowen [cf. n. 14], p. 12).

– En revanche, Jean Gohory n'est hélas pas identifié par Balmas et ne figure pas davantage parmi les membres de la famille Gohory énumérés par Bowen, p. 2-13. C'est sans doute lui qui est répertorié en 1571 comme dizenier du quartier Saint-Séverin (J.-P. Babelon [cf. n. 112], p. 515 ; voir aussi l'index des personnages, p. 596). Je n'ai pu encore consulter aux Archives nationales le document signalé par Balmas, actuellement incommunicable. Mais on ne peut exclure l'éventualité que ce Jean Gohory, sans doute cousin de Jacques, soit l'une des personnes qui lui aient traduit ou l'aient aidé à traduire des fragments de l'œuvre de Paracelse.

– Quant à Claude Fauchet (1530-1602), l'auteur du *Recueil des Antiquitez Gauloises et Françaises* (1579), il obtint en 1568 l'office de second Président à la Cour des Monnaies, rendu vacant par Alexandre de La Tourrette (voir n. 112 ci-dessus) ; treize ans plus tard, en

1581, il succéda à Odet de Turnèbe dans la charge de premier Président en cette même Cour (cf. Janet Girvan Espiner-Scott, *Claude Fauchet. Sa vie, son œuvre*, Paris : Droz, 1938, p. 31 et 51). Cousin de Jacques Gohory, il avait été désigné par ce dernier en 1572 comme l'un de ses deux exécuteurs testamentaires, l'autre étant Nicolas Perrot, « conseiller en la court », i.e. au Parlement de Paris, mort en 1594 (Bowen, p. 81 ; Balmas, p. 69 ; cf. Bowen, p. 45 n. et p. 601). Voir Gohory, *Livre de la fontaine périlleuse, avec la chartre d'amours : autrement intitulé, le songe du verger [...]*, Paris : Jean Ruelle, 1572, fol. 35r<sup>o</sup> : « Mais en passant est bon d'avertir du mot de *Malacia* en Poliphile, pour la dispute convivale que j'en ay eüe avec le prudent & docte Conseiller Perrot, sur le mot de Bonace, & le sçavant C. Fauchet President des monnoyes, mes bons parens) qui le tiennent en signifiante de Calme. » Sur les Perrot, voir aussi Roger Zuber, *Les « belles infidèles » et la formation du goût classique* (1968), Paris : Albin Michel, 1995 (*Bibl. de l'Evolution de l'Humanité*, 14), p. 27, n. 1 et *passim*.

Pour en revenir aux moyens dont disposait Gohory pour prendre connaissance des textes en allemand de Paracelse, un autre de ses éventuels interprètes pourrait avoir été le mathématicien et astrologue allemand Valentin Nabod (1523-1593), qu'il nomme p. 151-152 de son *Compendium* : « Legi ego partim, partim audivi ex Germanorum interpretatione plurima illius opera, quorum indicem præbui in præfatione libri de Vita longa : allati sunt nudius tertius [cette épître à Jean Chapelain est datée du 1<sup>er</sup> juillet 1567] ad me alii ejus libri Germanici, quos pariter in fine hujusce opusculi recensebo [cf. p. 155]. Expecto alios quoque a Nabot viro mathematicæ disciplinæ peritissimo, ac Theophrasticæ studiosissimo. » Sur l'identification de ce personnage, cf. François Secret : « Jacques Gohory et le *Paracelsian revival* », à paraître dans *Chrysopaia*, 5 (1996).

#### **h) A propos du thème médiéval de la prolongation de la vie (cf. n. 46) :**

Sur ce thème, cf. Agostino Paravicini Bagliani, *Medicina e scienze della natura alla corte dei papi nel duecento*, Spoleto, 1991. Sur Roger Bacon, cf. William Newman : « The alchemy of Roger Bacon and the *Tres epistolæ* attributed to him », dans : *Comprendre et maîtriser la nature au Moyen Age. Mélanges d'histoire des sciences offerts à Guy Beaujouan*, Genève : Droz, 1994 (*Hautes Études médiévales et modernes*, 73), p. 461-479. Il manque une bonne étude sur les textes latins attribués à Artéphius ; cf. D. Kahn : « Le fonds Caprara de manuscrits alchimiques de la Bibliothèque universitaire de Bologne », *Scriptorium*, 48 (1994), p. 62-110, ici p. 66, n. 16, p. 88, n. 113 et p. 95, n. 149. Sur le pseudo (?)-Arnaud de Villeneuve, cf. Antoine Calvet, *La Version d'oc du Rosarius philosophorum attribué à Arnaud de Villeneuve (introduction, étude de langue, édition, traduction)*, thèse de doctorat, Univ. de Paris IV, UFR de Langue française, 1995. Sur l'influence des doctrines de Rupescissa sur Paracelse, cf. Udo Benzenhöfer, *Johannes' de Rupescissa "Liber de consideratione quintæ essentiæ omnium rerum" deutsch. Studien zur Alchemia medica des 15. bis 17. Jahrhunderts mit kritischer Edition des Textes*, Stuttgart : Franz Steiner Verlag, 1989 (*Heidelberger Studien zur Naturkunde der frühen Neuzeit*, 1). Sur le ps.-Lulle, cf. Michela Pereira, *The Alchemical Corpus attributed to Raymond Lull*, London : The Warburg Institute, 1989 (*Warburg Institute Surveys and Texts*, 18).

#### **i) Jean de La Fontaine (deb. du xv<sup>e</sup> s.), précurseur (selon Gohory) de la doctrine des trois principes paracelsiens (cf. n. 71) :**

Le passage que cite Gohory est le suivant :

« Lors dist Nature, sans mesprendre,  
 Beau Filz il te convient apprendre  
 A congnoistre les sept metaux,  
 Dont le Mercure est principaux,

Leurs forces, leurs infirmités  
 Et variables qualitez.  
 Apres apprendre te convient,  
 Dont souffre, sel, & huyle vient,  
 De quoy nous te faisons memoire,  
 Qui te fera mestier encoyre [*sic*].  
 Moult est le sulphre necessaire,  
 Et si te donra prou à faire.  
 Sans Sel ne peux mettre en effect  
 Utile chose pour ton faict.  
 D'huyle tu as mestier moult grand :  
 Sans luy ne feras faict flagrant.  
 De ce te doit bien souvenir,  
 S'a nostre œuvre veux parvenir. »

Cf. Jean de La Fontaine, *La Fontaine des amoureux de science*, éd. Antoine Du Moulin, Lyon : Jean de Tournes, 1547, p. 45-46 ; éd. Robertus Vallensis, dans : *De la Transformation metallique, trois anciens tractez en rithme Françoisse*, Paris : Guillaume Guillard et Amaury Warancore, 1561, fol. 15r<sup>o</sup>-v<sup>o</sup> (c'est l'éd. que je cite ici) ; rééd. sous le titre : *La metallique transformation. Contenant trois anciens traictés en rithme Françoisse*, Lyon : Pierre Rigaud, 1618, fol. 19v<sup>o</sup>-20r<sup>o</sup> (rappelons que le maître d'œuvre de ce recueil n'est vraisemblablement pas Gohory comme on l'a longtemps cru, mais plutôt Robertus Vallensis, comme l'a montré Marie Madeleine Fontaine : « Banalisation de l'alchimie à Lyon au milieu du xvi<sup>e</sup> siècle, et contre-attaque parisienne », dans : A. Possenti, G. Mastrangelo (éd.), *Il Rinascimento a Lione*, Roma : Ateneo, 1988, p. 263-322, spéc. p. 268, 289 et suiv.). Sur la tradition imprimée de ce texte, cf. D. Kahn : « La première édition de *La Fontaine des amoureux de science* de Jean de La Fontaine », à paraître dans *Chrysopæia*, 5 (1996).

L'ignorer quelle est la source de ce passage de Jean de La Fontaine, mais il est évidemment absurde d'imaginer que cet obscur alchimiste français, dont la renommée n'a d'abord crû qu'en France au cours du xvi<sup>e</sup> s., ait pu exercer sur Paracelse une quelconque influence. Sur la question des trois principes dans l'alchimie médiévale, voir William Newman : « New Light on the Identity of "Geber" », *Sudhoffs Archiv*, 69 (1985), p. 76-90, ici p. 84-85.

#### **j) Alexandre de La Tourrette, président à la Cour des Monnaies (cf. n. 112) :**

Sur Alexandre de La Tourrette, fixé à Lyon en 1554, lié alors à l'ami de cœur de Joachim Du Bellay, Jean de Morel, qu'il appelle « Monsieur et fraire » et avec lequel il partage un vif intérêt pour les almanachs nostradamien, cf. Nostradamus, *Lettres inédites*, éd. Jean Dupêbe, Genève : Droz, 1983 (*Travaux d'Humanisme et Renaissance*, CXCVI), p. 172, n. 1, et Pierre Brind'Amour (cf. n. 19), p. 24. Investi de l'office de second président à la Cour des Monnaies, La Tourrette obtint le 22 juillet 1564 la suppression et le remboursement de sa charge (c'est Claude Fauchet qui devait lui succéder en 1568) ; voir Espiner-Scott (cf. n. 25 en appendice), p. 31, n. 2. Espiner-Scott ajoute (*ibid.*) : « Il n'a pas une bonne réputation dans les annales de la Cour. Il paraît avoir eu des dettes. Il est cependant devenu général subsidiaire en Bourgogne », et renvoie à un document des Arch. Nat. : Z IB 374, 14 déc. 1571. Sur sa mauvaise réputation, cf. du même auteur, *Documents concernant la vie et les œuvres de Claude Fauchet*, Paris : Droz, 1938, p. 64-66 (document du 16 mai 1571). Sur ses activités durant cette même année 1571, cf. encore Richard Gascon, *Grand commerce et vie urbaine au xvi<sup>e</sup> siècle. Lyon et ses marchands (environs de 1520 – environs de 1580)*, Paris : SEVPEN, 1971, p. 577. Sur son hôtel parisien, voir J.-P. Babelon (cf. n. 109), p. 253. Sur l'or potable de La Tourrette, voir également François Secret : « De quelques traités d'alchimie au temps de la régence de Marie de Médicis », *Chrysopæia*, III (1989), fasc. 4,

p. 305-400, ici p. 336 ; Allen Debus (cf. n. 13), p. 30-31, et la contribution de Stephen Bamforth aux actes du colloque Béroalde de Verville, à paraître dans les *Cahiers V.L. Saulnier*, 13 (1996). Je dois à M. Jean Dupèbe d'avoir stimulé le zèle de mes recherches sur A. de La Tourrette.

**k) Sur la signature P. L. S., et sur un texte d'attribution douteuse (cf. n. 135) :**

Willis Bowen (cf. n. 14) signale p. 526 de sa thèse, d'après les *Fiches Picot* : « There is one more Latin poem which has been attributed to Gohory. Its title is "De Ostensis Lutetiae in caelo visis ad IIII Cal. Octob. anno MDLXXV". It consists of a few verses signed I. G. P. which follow a work entitled *Discours des signes merueilleux veuz au ciel en ceste ville de Paris, et lieux circonvoisins, le vinthuietiesme de Septembre dernier passé* [en note : Paris, Jean de l'Astre, 1575]. The work was written by an anonymous C. D. L., and the poem attributed to Gohory was translated into French by P. L. S. [Bowen propose d'y voir Pierre Lucas Sallière]. I have been unable to find a copy of this work in any library. » Bowen indique en note la source des *Fiches Picot* : « The work is mentioned only in the *Fiches Picot*, vol. 36 and in the *Catalogue des livres, manuscrits et imprimés, anciens et modernes composant la collection de feu M. E. Rouard* (Paris, 1879), p. 75. » Ce texte perdu (ou, du moins, qu'il reste à localiser) n'est que l'un des exemples de l'intérêt de Gohory pour ce type d'observations : voir le passage du *Compendium* traduit par Sylvain Matton (cf. n. 93), p. 25, et quelques années plus tard, sa description de la supernova de 1572 donnée à l'intention de Jean-Antoine de Baïf, interrogé à ce sujet par l'ambassadeur de France en Espagne à la demande des astrologues espagnols. Cette description se trouve dans les *Animadversiones* de Gohory sur Tite-Live (cf. n. 48), p. 36-37. Bowen en a réédité le texte (p. 483-484), et signale en note que Gohory revint sur ce sujet dans son histoire du règne de Charles VIII demeurée manuscrite (BNF, ms. lat. 5971, fol. 29<sup>v</sup>).

Un autre ouvrage attribué à Gohory par les *Fiches Picot* est signalé par Bowen (p. 605-606) parmi ses œuvres d'attribution douteuse : *Brief discours de la conversion des Gentils et idolatres es Indes & par quels hommes ilz ont esté convertiz & amenez à la foy Chrestienne* [...] *Le tout colligé compendieusement de plusieurs excellens aucteurs tant Italiens qu'Espagnols. Par I. G. P.*, Paris : Jean Hulpeau, 1581. Bowen n'avait pu en consulter aucun exemplaire. Je possède un microfilm de celui de la New York Public Library, ce qui permet de retirer à Gohory l'éventuelle paternité de ce livre : les initiales I. G. P. n'y apparaissent que sur la page de titre (les pièces liminaires étant signées d'initiales plus complexes où seules demeurent I. G., et qui ne ressemblent en rien aux divers pseudonymes adoptés par Gohory). En outre l'auteur, qui s'y présente comme toujours en vie, qualifie son père de « lieutenant general ».